de la versification rythmique, mais un écrivain qui aurait voulu renouer avec de vieilles tendances encore vivantes dans la langue populaire.

Cette hypothèse paraîtra hardie à plus d'un titre ; les arguments présentés sont discutables. En particulier, ceux que E. Castorina tire de la poésie éolienne, dont les vers ont un nombre de syllabes fixe, ne prouvent pas.

II. — *Sulla scansione « sdrucciola » nei metri giambici ed eolici* (27 p.). Dans un « mètre », quel était le temps marqué principal? E. Castorina se fonde sur la place des pieds purs et sur quelques autres faits pour dire que c'était le second dans un mètre ïambique et le premier dans un mètre trochaïque. On ne voit pas de raison sérieuse à lui opposer. Au reste, la question intéresse non Plaute et Térence, qui ne connaissent pas le mètre, mais les poètes qui, à partir de Catulle, sont revenus au trimètre.

E. Castorina étend ce résultat aux vers éoliens finissant en – ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ –. Le fait que les Latins ont toujours évité de faire coïncider les mots et les pieds le conduit à affirmer que les Latins sentaient ces vers comme formés de dactyles et de trochées. J'avoue que cette démonstration m'a paru peu probante, en une matière où les Latins eux-mêmes n'ont pu arriver à voir clair.

— Un autre opuscule du même auteur : *Apuleio poeta* : Catania, Giannotta, s. d. (1950), 42 pages, intéresse plutôt l'histoire littéraire que la métrique : l'art d'Apulée, poète ; ses sujets de prédilection ; sa place parmi ses contemporains. Peut-on lui attribuer l'*odarium* cité par Aulu-Gelle, XIX, 11? Malgré le style et la métrique, E. Castorina n'ose l'affirmer ; par contre, il ne met pas en doute que la pièce 712 *Amare liceat* de l'*Anthol. lat.* soit d'Apulée.

L. Nougaret.

Éditions et études de textes.

Collection Guillaume Budé.

— *Cicéron. Discours*, t. XVII : *Pour C. Rabirius Postumus, Pour T. Annius Milon*, texte établi par A. Boulanger : 1949, 138 pages.

Peut-on faire ici beaucoup plus que signaler la parution de ce nouveau volume, ajouté à la Collection déjà longue des Discours poursuivie avec régularité par M. Boulanger?

Rien de plus différent que les deux discours qui composent ce volume, tant par leur contenu et leur nature que par le sort qui a été fait à leur texte : l'un, médiocre plaidoyer dans une cause obscure et compliquée ; l'autre, magistral discours recomposé à loisir dans un procès dont l'enjeu est tragique ; l'un, transmis par des manuscrits misérables remontant à un archétype corrompu, l'autre, connu par des manuscrits

de bonne époque, presque constamment concordants ; l'un dépourvu de toute édition particulière, l'autre maintes fois édité et commenté. La tâche de l'éditeur était aisée pour le *Pro Milone ;* elle devait être quasi désespérée pour le *Pro Rabirio.* La considération de l'apparat critique montre que le choix était relativement facile pour l'éditeur de la Milonienne ; quand il y a une variante à préférer, quelque Madvig, Clark ou Halm a pris les devants. Pour le *Pro Rabirio,* il suffit de jeter un coup d'œil sur la page de texte pour y déceler les incertitudes : mots et même phrases en italiques, crochets et parenthèses, points de suspension, croix de désespoir... Là, M. Boulanger a dû exercer tout à la fois son ingéniosité et sa sûreté de jugement pour se déterminer d'après des vraisemblances qui ne sont pas toujours d'ordre paléographique. Qu'on regarde, par exemple, les passages 8, 21 ; 9, 25-26 ; 11, 29-30 ; 13, 37-38 : on y trouvera un texte soit abandonné à ses obscurités, soit établi par un choix entre conjectures de philologues plutôt qu'entre variantes de manuscrits, et M. Boulanger est le premier à reconnaître qu'en maint endroit « il faut se résigner à des restitutions absolument arbitraires ».

C'est au point qu'un éditeur, et non des moindres, A. Klotz, n'a pas jugé bon de faire un sort à chacun des manuscrits connus : il n'a utilisé que trois sigles : ω, ψ, ς, désignant respectivement l'ensemble des manuscrits, les leçons de l'archétype restitué, celles d'une partie de la tradition. Procédé ascientifique, auquel s'est justement refusé M. Boulanger ; celui-ci, utilisant les collations de Clark, renvoie quand il y a lieu à chacun des manuscrits qui peuvent servir à l'établissement du texte (on prendra garde, en conséquence, que les sigles ω et ψ ont chez lui des valeurs tout autres que celles que leur attribue Klotz).

Pouvait-on, avec ce matériel, faire plus? Hélas, tous les efforts les plus méthodiques ne vont qu'à restituer, très hypothétiquement, la copie faite par Poggio d'un manuscrit découvert en 1417, dont tout ce que nous savons est qu'il était très mutilé et corrompu.

Dans ces conditions, on ne s'étonnera pas de trouver l'apparat muni d'autant de noms de correcteurs que de sigles de manuscrits : non seulement les modernes, Madvig, Klotz, Halm, Clark, mais ceux de toutes époques : Turnèbe, Lambin, Orelli, Beroald, beaucoup aussi dont l'identité est obscure pour un lecteur moyen, et qu'il eût été bon de recenser dans un tableau préliminaire.

Selon l'usage de la Collection, les notes, admises dans les rares espaces que laisse disponible la page de traduction, sont réduites à presque rien, comparativement à ce que réclamerait un texte si difficile.

— L'éditeur est beaucoup plus à l'aise pour le *Pro Milone ;* ici, il est à peine besoin de faire appel à la conjecture, les manuscrits présentant une remarquable unité de texte ; le principal travail de l'éditeur consiste

à épurer la tradition des innombrables gloses qui, au cours des temps, ont envahi un texte souvent lu. Curieusement, par un phénomène qui ne s'explique guère, les principales variantes sont d'ordre des mots. Sur ce point, on connaît la doctrine de L. Havet : une faute par interversion n'est pas une faute plus facile qu'une altération proprement dite, et même c'est ordinairement une faute seconde, conditionnée par une omission corrigée. Que peuvent donc signifier ces innombrables interversions : « 3 genus illud : illud genus I (que signifie ce sigle I? faute d'impression?) ; 6 nobis saltem HTV : saltem nobis E ; 7 esse fas : fas esse T ; ibid. occisum esse ET : esse occisum H ; 8 seditiose in contione : in contione seditiose T ; 9 gladium nobis ET : nobis gladium CH ; 11 interfici iure : iure interfici T ; 16 ipse dicet : dicet ipse T ; ibid. fuisse in hac urbe : in hac urbe fuisse ET ; 24 annum proximum T : proximum annum E ; 26 dictitabat palam : palam dictitabat T ; ibid. eripi Miloni : Miloni eripi T ; ibid. id difficile T : difficile id E ; 32 facere nihil : nihil facere T ; ibid. se posse : posse se T ; 33 illis quidem E : quidem illis T ; 39 decretum de me : de me decretum T ; 42 est enim : enim est T ; 43 igitur diem : diem igitur T, etc., etc. ». Il n'est pas difficile de voir que, dans la grande majorité des cas, il s'agit non pas de fautes réparties entre tous les manuscrits, mais d'un jeu qui se livre entre E et T, et tout spécialement d'une particularité propre à T ; c'est le copiste de ce manuscrit qui se fait comme un plaisir de varier l'ordre, suivant une idée préconçue et peut-être un système pratiqué dans son scriptorium. Le fait est sans conséquence, et dans chaque cas particulier, si T est seul aberrant, le choix de l'ordre ne doit pas présenter de difficulté ; mais le procédé mérite d'être signalé et commenté.

J. Marouzeau.

— *Tacite, La Germanie*, texte établi et traduit par J. Perret, 1949, 111 pages.

Il faut d'abord féliciter les responsables de la Collection d'avoir, une fois de plus, accueilli un texte pourvu d'une copieuse Introduction : les 70 pages de présentation du texte font apparaître ce qu'avait d'insuffisant la Notice de l'édition précédente.

C'est qu'aussi M. Perret ne pouvait nous frustrer des résultats auxquels ont conduit, d'une part, les prolégomènes de l'édition Robinson et, d'autre part, ses propres *Recherches sur le texte de la Germanie*, qui auront été publiées au moment où paraîtront ces lignes.

L'édition Robinson, estime-t-il, a rendu caduques tous les systèmes de classement sur lesquels reposent les éditions antérieures (dont, soit dit entre parenthèses, M. Perret aurait bien dû tout de même nous fournir la liste, accompagnée d'une bibliographie sommaire), y compris

celle de H. Goelzer dans la Collection Budé, qui faisait état principalement du *codex Aesinas*, trouvé à Jesi en 1902. C'est donc à partir de Robinson que M. Perret entreprend son enquête. Elle l'a conduit dans ses *Recherches*, à travers maintes investigations dont on admirera — et redoutera parfois — la subtilité, à appliquer son attention non pas au manuscrit même de Jesi, dans lequel la *Germanie* n'est représentée que par une copie du xv^e^ siècle, mais à la partie perdue d'un manuscrit (Hersfeldensis), dont seuls trois cahiers, contenant une partie de l'*Agricola*, sont incorporés au manuscrit de Jesi. Donc source perdue, mais attestée, et qui a l'avantage de paraître remonter jusqu'à un archétype du v^e^ siècle. Et pourtant ce n'est pas encore sur ce manuscrit que M. Perret fonde la tradition. Cette tradition consiste en cinq lignées de manuscrits, qui remonteraient, selon M. Perret, à cinq copies non pas même de l'*Hersfeldensis* perdu, mais d'une copie unique exécutée au xv^e^ siècle. Le stemma se présenterait ainsi : cinq lignées de manuscrits existants, issues de cinq copies perdues, faites sur une copie, perdue aussi, du xv^e^ siècle, faite elle-même sur le *Hersfeldensis*, perdu aussi, copié à son tour sur un texte, perdu encore, du viii^e^ siècle, lequel reposerait sur un original, également hypothétique, du v^e^ siècle. Le point important de la démonstration, c'est que les manuscrits dont nous disposons se rattachent, en définitive et par un nombre plus ou moins grand d'intermédiaires, non pas au manuscrit de Hersfeld lui-même, ni non plus à des copies indépendantes de ce manuscrit, mais à une copie unique, qui s'est trouvée à l'origine des cinq lignées (p. 52). On voit par quelles cascades d'incertitudes il nous faut passer, et quelle virtuosité exige de l'éditeur la reconstitution.

Quel est le bénéfice de cette laborieuse mise en œuvre? M. Perret nous inclinerait volontiers au scepticisme, quand il nous dit (p. 64), avec la probité d'un vrai savant : « En définitive, les leçons auxquelles doit s'arrêter l'éditeur sont de celles qui figurent dans les éditions anciennes, c'est-à-dire de celles qu'un Müllenhoff, un Halm, un Schweizer-Sidler savaient déjà puiser, avec bon goût et discrétion, dans les quatre manuscrits dont ils se contentaient. Peut-être les vingt-deux manuscrits nouveaux et les trois éditions versées au débat ne nous ont-ils pas enrichis d'une seule leçon qui n'eût été déjà connue et discutée. Dès lors, en ce qui concerne le texte de Tacite, à quoi bon? ». On pense bien que M. Perret a de quoi répondre à ce « à quoi bon? ». C'est, en effet, une leçon de méthode qu'il nous propose, et il n'a pas de peine, p. 64-66, à en faire apparaître l'intérêt. En un temps où maint latiniste croit pouvoir s'improviser éditeur de textes, avec l'idée qu'une certaine connaissance du latin et une dose commune de bon sens y suffisent, il n'est pas mauvais que des savants tels que M. Perret viennent restituer à la critique le sens de la difficulté et le goût de la méthode.

Ceci dit, je n'ajouterai rien en ce qui concerne l'apparat critique : « C'est le texte de l'archétype, c'est-à-dire... d'une copie de l'*Hersfeldensis* exécutée vers 1458, tel qu'on peut aujourd'hui le restituer par les méthodes de la critique externe, qui constitue, à l'exclusion de tout manuscrit privilégié, la base de cette édition » (p. 66). On ne se laissera pas dérouter ou rebuter par les accumulations de sigles hétéroclites ; il faut naturellement, pour en interpréter la valeur, se reporter au classement par familles qui figure p. 68-69. Une seule critique : M. Perret a cru bon d'utiliser pour séparer les familles un simple point ; c'est une convention discutable, vu que le point a, par ailleurs, une valeur abréviative ; il en résulte parfois quelque obscurité.

Les propositions personnelles de correction sont rares ; j'en trouve une (21, 2) qui ne me convainc pas : l'admission d'une *lectio facilior* (*communis* pour *comis*) est peu vraisemblable, et le membre de phrase repris du contexte postérieur semble bien être une glose égarée.

J'applaudis volontiers à la traduction de M. Perret : élégante et ferme, moins peut-être — c'est une légère critique — ceci que cela ; la concision de Tacite risque d'y perdre : 4, 2-3, que gagne-t-on à rendre *rutilae* par « d'un blond ardent », *impetum* par « un premier effort »? M. Perret n'est pas de ceux qui esquivent les difficultés ; pourquoi, 4, 3, ne prend-il pas parti pour *laboris atque operum non eadem patientia* : « leur endurance n'est pas la même à la peine et au travail » ; cela signifie-t-il que la distinction est entre *laboris* et *operum*, et M. Perret rejette-t-il la traduction de Goelzer : « ils ne sont pas capables *comme nous de...* » que pourrait paraître confirmer 5, 3 : *possessione et usu haud perinde afficiuntur* : « ... ne les occupent pas *comme nous* ». Il serait d'une critique pointilleuse et indiscrète de cueillir çà et là des approximations : *armenta* = des bœufs, *ululatus* = des hurlements (il s'agit de femmes), *nemoribus atque lucis* = bocages et bois (où l'on élève les chevaux) ; 11, 2 : *nox ducere diem uidetur* = la nuit précède le jour (je préférerais : mène, comme dit Goelzer, ou mieux : prime) ; 15, 1 : Goelzer traduit *quotiens bella non ineunt* par « ne sont pas en guerre », ce qui n'est pas exact, mais « quand ils ne *préparent* pas la guerre » l'est-il davantage? 20, 4 : est-ce que *degunt* doit s'entendre, comme chez Goelzer, au sens de « coucher »?... Mais ce sont taquineries bénignes ; j'aime mieux penser aux nombreux cas où la traduction nous assure un réel progrès ; je ne citerai qu'un exemple : le refus de la traduction de H. Goelzer pour *adgnatus* = agnat, 19, 6, et l'explication juridique à laquelle l'auteur consacre une note.

J'aimerais pour finir féliciter M. Perret pour la solution élégante qu'il a donnée au problème des notes : rejeter en fin de volume, pêle-mêle, toutes celles qui n'auraient pu trouver place au cours des pages, mais grouper ces notes, qui sont d'ordinaire de la plus haute importance, sous

des rubriques définies : Cadre ethnographique, Données géographiques, la Germanie et l'actualité. C'est un procédé dont M. J. Bayet a déjà donné l'exemple à partir du tome III de son *Tite-Live*, et qu'on ne saurait trop recommander aux éditeurs de la Collection.

J. Marouzeau.

— *Panégyriques latins*, t. I (I-V), texte établi et traduit par E. Galletier : 1949, LXX et 140 pages.

Toute la carrière de M. Galletier honore l'Université. Successivement professeur, doyen, recteur, il avait depuis peu repris une chaire lorsqu'il eut à subir les angoisses de la déportation avec l'épée de Damoclès toujours suspendue au-dessus de la tête. Tous ces avatars ne l'ont point empêché de faire œuvre de latiniste et d'excellent latiniste. A sa thèse sur les épitaphes métriques sont venus s'ajouter ses solides travaux sur Horace, et depuis de longues années déjà il se consacrait à cette édition des *Panegyrici ueteres* dont paraît le premier tome.

On sait que l'antiquité nous a légué un corpus de douze panégyriques. Le premier — modèle du genre — est celui de Trajan, qui a pris naturellement place dans les œuvres de Pline. Les onze autres sont un choix, fait dans des collections d'Autun, Trèves et Bordeaux, de discours prononcés (sept d'entre eux à Trèves) devant les empereurs de 289 à 389. Les orateurs sont Gaulois, mais cinq seulement parmi eux sont cités : Eumène, Nazarius, deux Mamertins, Pacatus. On devine sans peine la complexité des problèmes posés par un tel *Contiones*. M. Galletier les traite en détail dans son introduction générale et dans les notices qui précèdent chaque panégyrique, et on peut lui décerner sans hésiter l'éloge qu'il réserve lui-même à l'un de ses devanciers dont il vante la science, la mesure et le bon sens.

Touchant l'établissement du texte, M. Galletier rappelle l'histoire fort compliquée de la copie perdue d'Aurispa (*X*) faite sur un *Maguntinus* (*M*) également perdu, de celle de Hergot conservée à Upsal (*A*) et de celle qui est au British Museum (*H*). De son étude détaillée résulte un stemma qui rectifie celui de W. Bährens (éd. 1911) en déplaçant le *Bertinensis* et l'édition de Cuspinianus (1513) ; en effet, M. Galletier montre que le *Bertinensis* est copié sur un texte dont dérive *M* et non pas sur *M* lui-même et encore moins sur *A ;* quant à Cuspinianus, il ne paraît pas s'être servi d'un manuscrit remontant à une tradition distincte.

L'introduction s'achève sur une bibliographie descriptive et critique très ample. Elle a le singulier mérite d'accompagner les noms des auteurs de notes biographiques, qui font sentir combien est nécessaire aux philologues latins une initiation à l'histoire de l'humanisme. Enfin, le paragraphe réservé aux traductions permet de mesurer l'importance du

service rendu par cette édition aux historiens : de ces panégyriques, il n'existait jusqu'ici qu'une traduction italienne vieille et fort infidèle (Patarol, 2e éd., 1719) et des traductions partielles en allemand et en français. Nous avons donc ici la première traduction française complète et la première traduction scientifique et sûre des *Panegyrici ueteres.*

Ainsi ce tome I va être pour beaucoup une révélation, et l'on demande la suite. La Collection Budé a devant elle encore deux grandes tâches scolaires (on voit en quel sens j'emploie le mot) : l'achèvement du Cicéron et celui du Tite-Live. Mais, dès maintenant, elle peut publier des textes moins connus : le Frontin, le *Peruigilium*, la pseudo-Turia appartiennent à cette série ; on nous annonce un Gaius et la suite de l'*Histoire naturelle* avec commentaire, déjà si bien commencée. Tous les amis de la Collection ne peuvent que s'en réjouir. Au moment où paraît ce tome I des *Panégyriques latins*, ils réclament un effort en faveur des deux autres tomes ; il est même regrettable que les trois volumes n'aient pas paru en même temps ; les esprits en auraient été frappés davantage. On dira que ce ne sont pas des livres de vente courante, qu'ils ne sauraient bénéficier d'une mise au programme. Mais, pour des livres de cette sorte, il y a des organismes capables d'aider Les Belles-Lettres, et ce serait mal comprendre l'esprit d'indépendance que de repousser des subventions. En second lieu, les « scolaires » se vendent plus aisément, mais ne se vendent qu'en France ; ces ouvrages rares se vendront moins en France, mais ils se vendront à travers le monde entier, parce qu'il s'agit — chose essentielle et hautement honorable — de travaux qui n'ont pas leur équivalent hors de chez nous. Le tome I de M. Galletier est un modèle des ouvrages de ce genre ; je souhaite que mes arguments hâtent la parution des tomes I et II, qui sont déjà entièrement rédigés.

Marcel DURRY.

— *Éloge funèbre d'une matrone romaine* (*Éloge dit de Turia*), texte établi, traduit et commenté par M. DURRY : 1950, XCVIII & 83 doubles pages.

Félicitations aux directeurs de la Collection, qui ont accueilli un texte étranger aux programmes scolaires, donc peu susceptible de diffusion, et qui, par exception à une pratique souvent critiquée, ont agréé une Introduction copieuse (près de 100 pages pour un texte qui en compte à peine 20). Félicitations à l'auteur, qui n'a pas craint de consacrer un long labeur à une œuvrette ingrate, difficile, peu propre à récompenser l'effort.

Le problème de présentation était double : il fallait identifier l'œuvre et le genre.

Éloge de Turia? Tous les arguments ont été produits pour ou contre l'identité de Turia. M. Durry renonce à l'interprétation traditionnelle,

renonçant du même coup loyalement à des arguments qu'il avait lui-même proposés antérieurement.

Spécimen de « laudatio »? On l'a contesté. C'est pour M. Durry l'occasion de reprendre la controverse en nous apportant les éléments d'une histoire du genre, de ses aspects, de sa forme et de son style. Genre « humilis », contrairement à ce qu'on pourrait attendre d'un peuple qui pratiquait avec complaisance la pompe de la mort, et, ce qui est peut-être plus étrange encore, genre imperfectible (p. XXXVII). Comment expliquer la chose? M. Durry s'y essaye (p. XXXVIII et suiv.) en invoquant la tyrannie du « mos maiorum » qui bannissait la rhétorique ; l'argument n'emporte pas la conviction. Et l'auteur « trouve devant lui un obstacle qu'il ne veut pas esquiver » (p. XXXIX) : comment se fait-il que trois « laudationes » dont nous avons conservé des fragments (p. XXXIX-XL) et que trois autres que nous connaissons par ouï-dire (p. XL) semblent avoir été des œuvres de grand style? — Mais pourquoi, dirai-je, dans ce genre comme dans tous les autres, n'y aurait-il pas eu des réussites et des déficiences? Dire que « de brillantes exceptions ne changent rien à la règle générale » (p. XLI) et se retrancher derrière l'exemple d'un moderne est un palliatif qui ne détermine pas la conviction.

Je ne sais même pas si j'attribuerais à la prétendue loi du genre la médiocrité de la « laudatio » qui nous occupe. Elle est, dit M. Durry, du « quatrième style », du style « qui est hors de la rhétorique ». Est-ce tellement évident? J'ai bien l'impression plutôt que l'auteur a visé à des gentillesses pour lesquelles il n'était pas doué ; s'il écrit en général d'un style neutre et pauvre, la faute en est à son impuissance plutôt qu'à une volonté délibérée. « La rhétorique ne tient pas ici beaucoup de place », dit M. Durry p. XC (cf. sur cette question l'article de l'auteur : *Laudatio funebris et rhétorique*, dans la *Revue de philologie*, 1942, p. 105-114). Vollmer, comme le rappelle M. Durry, est d'un autre avis, et on pourrait, en effet, citer les très réussies tripartitions de I, 25 ; II, 25 ; des formules heureuses comme « I, 36 : quae rara ut essent fortuna cauit ; II, 5 a : apsentiam meam locupletasti ; II, 8 a : uox firmitate animi emissa ; II, 54 : delegasti mihi luctum ; II, 60 : laudibus crescere tui memoriam passa est ; » des hardiesses même, comme « II, 10 : salutariter [latuisse] ; II, 43 : paene exule me uita ; II, 48 : alterius coniugio parares fecunditatem ; II, 54 : praecucurristi fato ; II, 61 : speculatricem et propignatricem meorum periculorum... ».

« Aucune recherche dans l'ordre des mots » (p. LXXXIX) : « l'accusatif suivant le verbe ; des phrases s'achevant sur un pronom au datif »... — Mais ce type de phrase est constant chez César et Cicéron. Et, d'autre part, inversions et disjonctions ne manquent pas : I, 7 : *tanta*-cum-*industria* munere *es*-pietatis-*perfuncta* ; II, 27 : si fortuna *esset passa* ;

II, 8 a : *est* firmitate animi *emissa* ; II, 42 : antequam fato *dicta*-lex-esset ; verbe expressif en tête de phrase : I, 25 : *Cesserunt* constantiae tuae ; II, 55 : *Flectam* ego quoque sensus meos...

Je ne passerai pas en revue les restitutions proposées pour les lacunes du texte ; le souci constant de se reporter à l'aspect et à la mesure de l'inscription suggère à M. Durry des rectifications heureuses (cf. le Commentaire, p. 48).

La reproduction des « apex » est d'un réel intérêt ; il va de soi que les erreurs ou omissions sont imputables au lapicide et ne tirent pas à conséquence ; seulement, elles me paraissent beaucoup plus nombreuses que ne l'indique M. Durry, qui signale (p. LXXXIV, note 3) deux omissions seulement ; or, j'en trouve à chaque page : p. 17 *tuorum* à côté de *meórum*, p. 17 et 18 *periculorum* à côté de *meritórum*, p. 25 *speculatricem* à côté de *propugnátricem* ; p. 24, trois lignes et demie sans un seul *apex*, etc. On notera avec intérêt les observations (p. LXXXV) relatives à l'orthographe (je ne dirais pas, sans plus, que l'*u* s'est « maintenu » dans *fidissuma*, ni que « l'apophonie n'a pas encore joué » dans *emancupata*).

Que la traduction n'esquive aucune des difficultés du texte, c'est le moindre éloge qu'on en puisse faire. Les résout-elle toutes? Je n'arrive pas bien à comprendre II, 27, malgré la traduction et la note du commentaire, le tour — en tout cas très forcé — : « si fortuna procedere esset passa sollemnis inseruiens » ; II, 40, je me demande si le pluriel *diuertia* ne doit pas être entendu au sens commun de séparations, ruptures, tandis que le sens juridique de divorce appartient au singulier I, 27 ; II, 2 *bis*, le sens donné à l'expression : « pietati tuae... me debeo », n'est pas attesté par ailleurs, dit M. Durry lui-même (cf. le Commentaire) ; ne peut-on cependant envisager que le personnage, rendu à lui-même, dise en substance : je suis redevable de moi-même à ton dévouement? Grosse difficulté à II, 26 : « fuerunt optati liberi » : M. Durry a hésité beaucoup entre le sens de : « il y eut un temps où nous avons souhaité des enfants » et celui de « selon notre souhait nous eûmes des enfants », et il croit trouver dans l'ordre des mots (indûment, à mon avis) un argument en faveur de ce second sens, auquel dans son Commentaire il déclare se rallier ; mais alors comment se fait-il que dans sa traduction il adopte le premier : « Nous souhaitâmes des enfants »? Sans doute confusion finale après une scrupuleuse délibération.

Le Commentaire ne laisse passer aucune matière qui ne soit rigoureusement criblée ; pourquoi faut-il que M. Durry, pour maint détail du texte, se contente de nous offrir des renvois du type : *certa*, *Thes.* 910, 65 ; *defensuram*, *Thes.* 297, 57 ; *famam*, *Thes.* 214, 59 ; *adquirendi*, *Thes.* 425, 59 ; *dumtaxat*, *Thes.* 2237, 77, etc.? Faut-il donc que tout consultant ait un Thesaurus à sa disposition?

Le soin matériel apporté à l'édition ne me laisse que peu de matière pour un Erratum : p. LX, l. 16, et note 3, l. 2, lire *Caelius* (correctement écrit à l'Index) ; p. LXII, n. 3 : *Antistius* ; p. LXXXV, l. 8 d'en bas : *opsequi* (sans apex) ; p. 60, l. 8 d'en bas : *statús* ; p. 62, l. 20 : *Religionsw.* ; p. 69, l. 8 d'en bas : *Juristische.*

J. MAROUZEAU.

Corpus Paravianum et Bibliotheca Teubneriana.

— *Cornelii Taciti De uita Julii Agricolae liber*, rec. M. LENCHANTIN DE GUBERNATIS : Corpus script. latin. Paravianum, 1949, XXXI et 46 pages. — *Id.*, *De origine et situ Germanorum liber*, rec. ID. : ibid., 1949, XXXI et 39 pages. — *Id.*, *Dialogus de oratoribus*, rec. ID. : ibid., XXVII et 62 pages.

— *Cornelius Tacitus*, ed. Ericus KŒSTERMANN, II, 2 : *Germania*, *Agricola*, *Dialogus de oratoribus* : Bibliotheca Teubneriana, 1949, 110 pages.

Deux éditions critiques, dans deux collections célèbres, d'œuvres déjà maintes fois éditées. A défaut de nouveautés impossibles, on attend ici des éditeurs successifs une conscience toujours plus claire des données toujours plus précisément définies de leur travail. Les introductions données par M. Lenchantin en tête de chacune des œuvres répondent très exactement à ce besoin qu'éprouve le lecteur d'une sorte d' « exposé des motifs ». A lire ces pages lumineuses, souvent si suggestives, comme on en regrette l'absence dans l'édition allemande ! C'est à partir d'un bref *conspectus siglorum*, puis de la poussière des leçons retenues dans le texte ou présentées dans l'apparat, qu'il faut essayer de dégager les intentions de M. Kœstermann et les jugements sur lesquels reposent ses choix. Teubner, qui vient de renouveler fort agréablement la présentation extérieure de ses volumes, ne pourrait-il rompre avec une tradition de sobriété si défavorable au travail critique?

L'édition Kœstermann est plus traditionnelle en ceci du moins qu'elle continue à faire une place (soit dans le texte, soit dans l'apparat, ce qui est encore trop) à maintes conjectures accumulées depuis le XV^e^ siècle, multipliées depuis cent ans et pieusement recueillies par Halm, puis par Andresen. Il y aurait là un sérieux nettoyage à faire. Sans doute, de l'édition précédente (1936) à celle-ci, quelques progrès ont-ils été réalisés à cet égard ; mais que nous importe de savoir que là où nos manuscrits donnent *Istaeuones* (*Germ.*, 2, 3), Jakob Grimm aurait voulu lire *Iscaeuones*? Pourquoi continuer à écrire *in medio* (Halm) *relinquam* plutôt que *in medium relinquam* (*Germ.*, 46, 6), *magnifica* (Bährens) *arma* plutôt que *magna arma* (*Germ.*, 15, 3), *ministrant* (Juste Lipse) plutôt que *ministrantur* (*Germ.*, 44, 2), et dix autres retouches de ce genre dans

la seule *Germanie* ; petites choses, sans doute, mais qui relèvent d'une méthode périmée et affadissent souvent un effet de style?

Lenchantin donne l'impression d'un effort plus personnel pour établir le texte à partir des documents eux-mêmes : son apparat est plus facile à lire, son texte plus proche de celui des manuscrits. Mais il s'est laissé plus d'une fois personnellement induire en tentation de conjectures ; quand elles ne tendent qu'à rendre le texte plus lisible, quand on ne voit pas leur rapport à une représentation précise de telle ou telle particularité de la tradition manuscrite de l'œuvre, les conjectures ne sont-elles pas toujours vaines?

Les deux éditions ont ceci de commun — et c'est un des points où on les consultera avec le plus de fruit, car des références précises sont incorporées à l'apparat — que leurs auteurs ont très soigneusement utilisé les travaux récents de grammaire et de stylistique (Sörbom, Löfstedt, Per Persson), qui ont si puissamment contribué à nous faire connaître la manière de Tacite, ce qu'il se permet, souvent aux confins de l'obscurité ou du solécisme, et dont on doit, par conséquent, lui laisser la responsabilité quand les données de la tradition semblent le recommander.

C'est l'analyse et la mise en œuvre de la tradition manuscrite qui, surtout chez Kœstermann, laisse le plus à désirer. Le fait est particulièrement frappant dans l'édition de l'*Agricola*, où l'établissement d'un texte, sans doute fort altéré, pose du moins, au niveau de la critique externe, des problèmes particulièrement simples. On sait que nous possédons aujourd'hui (depuis 1902) un cahier du manuscrit carolingien, le célèbre *Hersfeldensis*, dont à peu près personne ne doute que tous les manuscrits aujourd'hui existants des *Opuscules* de Tacite ne soient des copies plus ou moins lointaines. Il semble donc que la découverte de ce cahier aurait dû, pour la fraction du texte de l'*Agricola* qui y figure (une bonne moitié de l'œuvre), périmer entièrement la valeur documentaire des leçons données par les manuscrits du XV^e^ siècle. Que nous importent les bévues et les conjectures des copies, quand nous avons l'original? Lenchantin, qui expose clairement les faits dans sa préface, n'en maintient pas moins dans son apparat les leçons dont il a lui-même expliqué qu'elles n'avaient aucun intérêt, et je crains bien que les crochets droits dont il les encadre ne soient de ces demi-mesures qui accroissent la confusion. Quant à Kœstermann, il continue au bas de ses pages à confronter les leçons des *Vaticani* et du *Toletanus*, exactement comme il eût été raisonnable de le faire auparavant, comme il n'est plus raisonnable de le faire depuis cinquante ans.

Encore : c'est un axiome parmi les éditeurs de l'*Agricola* que les deux *Vaticani*, *A* et *B*, sûrement apparentés de très près, constituent pour-

tant deux documents indépendants. Il est assez naturel qu'on se soit ainsi représenté les choses au XIX^e siècle : *B*, beaucoup plus corrompu dans l'ensemble, présente, vis-à-vis de *A*, un certain nombre de bonnes leçons dont on pouvait penser qu'il les tenait d'une tradition directe. Mais, là aussi, la découverte de l'*Hersfeldensis* a renouvelé les termes du problème, en montrant que ces bonnes leçons de *B* ne se retrouvaient presque jamais dans l'original carolingien : par exemple, là où *B* écrit *Bolanus* (*Agric.*, 16, 7), l'*Hersfeld.* portait *uolanus*, comme *A*. Les bonnes leçons de *B* ne sont donc que des corrections humanistiques, et il n'y a sans doute aucune raison que *B* ne soit pas une copie de *A* ; les leçons de *B* ont donc, sauf erreur (tout comme celles du *Toletanus*, copié sur l'*Aesinas*), à disparaître entièrement de l'apparat de l'*Agricola* pour toute l'étendue de l'œuvre. On peut s'étonner que deux éditeurs qui ont passé de longs jours à peser des leçons dans les balances de la philologie n'aient pas entrepris les vérifications qui, en une petite semaine, les eussent convaincus que la question des rapports d'*A* et de *B* mérite au moins d'être à nouveau examinée.

Les problèmes critiques posés par l'*Agricola* sont, en principe, simples ; ceux que pose la *Germanie* sont extrêmement difficiles. Mais, là, il y avait un guide, l'édition de Robinson, un chef-d'œuvre de soin et de méthode, aboutissant à un classement de la totalité des manuscrits en cinq lignées indépendantes, résultat sans doute définitif. On ne peut se défendre d'une certaine amertume en constatant que, de ce travail immense et si précieux, Kœstermann ne semble (p. 5) avoir retenu — et pour la contester, tout à fait injustement selon nous — que la mise en vedette du *Vindobonensis* 711, de l'*Hummelianus*, du *Monacensis* 5307, et Lenchantin (*Germ.*, p. XVII-XX) que la conception, discutable, il est vrai, d'une double descendance de l'*Hersfeld.*, par où la famille des manuscrits susdits s'opposerait à l'ensemble des autres. Ni Kœstermann ni Lenchantin ne semblent avoir compris que le travail de Robinson — par cela seul qu'il prend en considération tous les manuscrits — renouvelait entièrement les bases critiques du texte de la *Germanie* en permettant, pour la première fois, une restitution continue et méthodique des leçons de l'archétype et, au delà, en ouvrant des vues sur la tradition du texte antérieurement à cet archétype même. Tacite n'a-t-il pas écrit *tamquam* (4, 2) plutôt que *quamquam* (L. K.), *Albriniam* (8, 3) plutôt que *Auriniam* (L.) ou *Albrunam* (K.), *Herculem ac Martem* (9, 1) plutôt que *Martem* (K.), *ad patrem* (20, 5) plutôt que *apud patrem* (K.), *cultu* (31, 4) plutôt que *uultu* (L. K.), *populi romani* (37, 5) plutôt que *populo romano* (K.), *nominis eiusdem eiusdemque* (39, 2) plutôt que *omnes eiusdem* (L. K.), *mansere* (42, 2) plutôt que *manserunt* (K.), *Naharualos* (43, 3) plutôt que *Nahanarualos* (L. K.) ; faut-il en maints

endroits écrire *ac* ou *et* ou *ut*, omettre ou maintenir ces petits mots ; *inuicem* (*-ces*) dans le passage relatif au régime agraire des Germains (26, 2) est-il une leçon authentique (L. K.) ou seulement l'arrangement d'une faute ancienne qui nous renverrait à *uicis* ; sur quelle base critique peut-on discuter du texte *urgentibus... fatis* (33, 3)? On peut dire que nous n'en saurons jamais rien. Il semble pourtant que la leçon restituée dans l'archétype, après étude de la totalité des manuscrits qui en découlent, nous est, pour rejoindre Tacite, un plus sûr point de départ que l'arbitraire pur et simple ou la leçon, si excellente qu'elle paraisse, d'un des manuscrits, si respectable qu'on le croie, qui descendent de cet archétype. Effort insuffisant pour comprendre le livre difficile de Robinson, fidélité aux routines : pour ce qui concerne la *Germanie*, le texte, en bien des points, et la méthode, en général, des deux éditions qui viennent de paraître les situent à un niveau de la recherche définitivement dépassé depuis quinze ans. Ajoutons que l'apparat lui-même devient trompeur du fait des omissions qui résultent d'une assise documentaire arbitrairement circonscrite : à lire soit Lenchantin, soit Kœstermann, le lecteur se douterait-il que, dans *Germ.*, 3, 1, *baritum* a exactement la même valeur documentaire que *barditum*?

Reste le *Dialogue des Orateurs*. Ici, tout est à faire ; la moitié à peine des manuscrits a été sérieusement étudiée. Comme la tradition du *Dialogue* semble avoir été au XV^e^ siècle à peu près la même que celle de la *Germanie*, il nous paraît *a priori* bien douteux que l'excellent *Vindobonensis* 711 ne puisse nous apporter que des « interpolations insignifiantes et futiles », et que le *Marcianus*, si représentatif, doive être éliminé (L., *Dial.*, p. IX). Il faudrait, en tout cas, y aller voir et, bien entendu, avec d'autres intentions que d'y chercher des leçons propres qui fussent dignes d'être introduites dans le texte ; il y faudrait surtout un esprit suffisamment libre pour accepter éventuellement que les faits découverts pussent mettre en question la légitimité d'un schéma généalogique qui n'est traditionnel, après tout, que depuis quatre-vingts ans. Tant que tous les manuscrits ne sont pas étudiés, les systèmes imaginés pour classer vis-à-vis de l'archétype les quatre ou cinq documents qu'on retient restent eux-mêmes arbitraires et incertains ; on l'a bien vu dans le cas de la *Germanie*. La sagesse ne serait-elle pas que les savants qui s'intéressent au *Dialogue* consacrent leurs soins à en étudier la tradition, plutôt que les perdre en prouesses conjecturales et en discussions pseudo-scientifiques? En attendant les résultats d'un travail vraiment critique, on se contenterait fort bien de rééditions.

D'un point de vue matériel, on relève quelques coquilles : *illa enumerare* (L.) pour *illae numerare* (*Germ.*, 7, 4), *quod* (L.) pour *quos* (*Germ.*, 10, 4), *set* (L. K.) pour *sed* (*Germ.*, 22, 3). Contrairement aux indications

de Kœstermann, on lit *decumates* (*Germ.*, 29, 4) dans le *Leidensis ; etiam in dubiis* (*Germ.*, 6, 6), *Peucinorum* (*Germ.*, 46, 1) dans le *Vaticanus* 1518 ; *in Temelium* (*Agric.*, 7, 2) et non *Intemelium* dans les gloses d'Orsini (le fait a une importance qu'a bien marquée L., *Agric.*, p. XVI-XVII). Bien entendu, on ne s'attend pas à ce que Kœstermann se soit continûment acquitté des obligations qu'il contractait en écrivant : « Lectiones quibus nulla nota adiecta est in omnibus libris (les quelques manuscrits arbitrairement retenus pour servir de base au texte) extant » (p. 5) ; on le félicitera même de n'avoir pas tenu un engagement aussi déraisonnable, et son apparat n'est déjà que trop encombré de bévues purement individuelles ; mais, alors, pourquoi cette promesse, et quelle imprudence de rédiger, ici et là, l'apparat, comme si on pouvait compter qu'elle fût tenue? Il n'est pas plus sûr moyen d'égarer le lecteur. On est aussi un peu surpris du chaos qui règne chez les deux éditeurs en tout ce qui touche la notation des leçons marginales ou interlinéaires ; prenons l'exemple du *Leidensis* : Lenchantin semble bien y confondre (*Germ.*, p. VI) les leçons du copiste et celles du glossateur, et l'on ne peut se fier à l'apparat de Kœstermann pour le départ entre deux mains (copiste et correcteur) que Wissowa, puis Schœnemann, avaient pourtant apporté un soin si minutieux et si efficace à distinguer ; les leçons du correcteur, qui figurent en bonne place dans les apparats de Lenchantin et de Kœstermann, ont-elles même, empruntées qu'elles sont à l'édition de Puteolanus, un titre quelconque à figurer dans un apparat? Notons encore que l'*Aesinas* a été découvert en 1902 (et non 1903, L., *Agric.*, p. VII), que Paul II est devenu pape en 1464 (et non en 1454, *ibid.*, p. XV), que Puteolanus est mort en 1491 (et non entre 1497 et 1512, *ibid.*, p. XIX), que dans l'*Hersfeld.*, la main désignée par Lenchantin du sigle H^4 est antérieure (cf. Till, p. 37) et non postérieure (L., *Agric.*, p. X ; *Dial.*, p. VII) à l'activité de Guarnieri, que l'article de Philipp sur le *Marcianus* se lit dans les *Wiener Studien* de 1904, etc...

Nous sortirions décidément du cadre d'un compte-rendu si nous voulions reprendre les divers problèmes soulevés par Lenchantin dans ses préfaces. Celle de l'*Agricola* est particulièrement intéressante ; indiquons seulement quelques points : valeur des gloses d'Orsini, nécessité d'étudier la question des sources de l'édition de Puteolanus ; Énoch d'Ascoli est bien l'inventeur de l'*Hersfeld.* ; dans l'*Aesinas*, le début et la fin de l'*Agricola* (pour lequel ce manuscrit ne nous offre aujourd'hui qu'une copie de Guarnieri) n'ont pas été directement transcrits de l'*Hersfeld.* Ici la démonstration, corrélative d'une certaine représentation des avatars de l'*Hersfeld.* et de la vulgarisation de l'*Agricola* du XV^e^ siècle, ne nous a pas convaincu : nous nous permettons de renvoyer le lecteur à nos *Recherches sur le texte de la Germanie*, p. 114-117. En revanche, sur

un point beaucoup plus important, nous sommes heureux de voir Lenchantin s'en tenir solidement à une thèse qu'il avait déjà brillamment soutenue dans l'*Athenaeum* (XXXII-XXXIII, 1944-1945, p. 104-111) sur la valeur documentaire des leçons du correcteur de l'*Hersfeld.* ; il a pleinement raison, croyons-nous, de récuser la thèse outrancière de Till; à en juger par quelques retouches malencontreuses qu'il a apportées à son propre texte de 1936, Kœstermann ne semble pas avoir été aussi avisé. Seulement, nous ne croyons pas que le correcteur ait mis en œuvre un document différent de celui dont se servait le copiste. C'était déjà l'opinion de Robinson ; on nous permettra d'ajouter un argument dont nous ne croyons pas qu'on ait jamais fait état : dans la tradition qui aboutit à l'*Hersfeld.*, la lacune du *Dialogue des Orateurs* était, par rapport à ce manuscrit, de date tout à fait récente ; si le correcteur de l'*Hersfeld.* avait disposé d'un autre manuscrit que le copiste, *a fortiori* si ce manuscrit représentait une tradition hétérogène, il eût été bien surprenant que le texte n'y eût pas figuré en son intégrité ; la lacune, pour laquelle le copiste de l'*Hersfeld.* avait ménagé un blanc de trois pages, aurait sans doute été comblée.

Jacques PERRET.

Collection Teubner.

La Bibliotheca Teubneriana continue à renouveler ses éditions à un rythme accéléré. Il ne s'agit pas de reproductions anastatiques, ni même de réimpressions avec corrections de détail, mais de véritables refontes confiées le plus souvent aux auteurs des éditions antérieures. La typographie, si soignée qu'elle soit, est loin de valoir celle des éditions d'avant guerre.

— *M. Tullius Cicero*, fasc. 8, *Pro Sex. Roscio Amerino*, éd. A. KLOTZ, 1949 ; fasc. 13, *In Verrem Actionis secundae* libri IV et V, éd. A. KLOTZ, 1949 ; fasc. 19, *Pro Sulla*, éd. H. KASTEN, *Pro Archia*, éd. P. REIS, 1949.

Ces éditions des discours de Cicéron n'apportent guère de nouveauté. Signalons toutefois que, pour le *Pro Sulla*, H. Kasten a fait une révision nouvelle des manuscrits principaux *T* et *E* et apprécié exactement la valeur du fameux *Parcensis* et ses rapports avec les autres manuscrits, spécialement les *dett.* Pour le *Pro Archia*, P. Reis a établi un classement plus rigoureux des manuscrits.

— *M. Tullius Cicero*, fasc. 48, *De Officiis*, éd. C. ATZERT ; *De Virtutibus*, éd. W. AX, 1949.

L'édition de C. Atzert se recommande par une longue préface, entiè-

rement nouvelle, où sont mises en lumière les difficultés spéciales que comporte l'établissement d'un texte si gravement corrompu. L'éditeur affirme, comme il l'avait fait dans la préface des éditions antérieures, que le *De officiis*, qui ne figure pas dans la liste des ouvrages philosophiques de Cicéron qu'on trouve dans le prooemium du livre II du *De diuinatione*, n'a pas été publié par Cicéron lui-même, mais par un inconnu, qui souvent a fait entrer dans le texte des annotations marginales de l'auteur. C. Atzert a dépensé beaucoup d'ingéniosité pour rétablir l'état primitif du texte, mais nombre de *loci desperati* restent sans espoir. L'apparat critique peut passer pour un modèle du genre. L'éditeur y a fait entrer un grand nombre de rapprochements qui servent fort efficacement à l'établissement du texte et à la détermination du sens.

Les fragments — ou prétendus fragments — du *De Virtutibus*, qui avaient été publiés par H. Knœllinger en un volume spécial de la Bibliotheca Teubneriana (1908) et à la suite du *De Officiis* par Plasberg (2e éd., 1932), reparaissent ici avec une présentation nouvelle de W. Ax. On sait que ce complément au *De Officiis*, dont l'existence est attestée par saint Jérôme et saint Augustin, a peut-être été utilisé par un écrivain français du xve siècle, Antoine de la Salle, dans l'ouvrage intitulé *La Salade*. Krœllinger avait traduit en latin cicéronien les citations et les paraphrases qu'A. de la Salle prétend tirer d'un certain « Tulles ». Dans la présente édition, comme déjà chez Krœllinger, citations et paraphrases sont distinguées par des caractères différents.

A. Boulanger.

— *Appendix Sallustiana*, fasc. 1 : *Epistulae ad Caesarem senem de re publica*, 3e éd. par A. Kurfess : 1950, viii-28 pages ; fasc. 2 : [*Sallusti*] *in Ciceronem et inuicem inuectiuae*, 2e éd. par A. Kurfess : 1950, vi-25 pages.

La première édition des *Lettres à César* par Kurfess datait de 1920 ; la deuxième, de 1930 ; et voici donc, malgré les années de guerre, la troisième déjà. Cette fréquence s'explique par la quantité des études consacrées, en Allemagne surtout, à ces deux intéressants opuscules : pas moins de quarante-quatre depuis trente ans. Il est d'autant plus remarquable qu'aucun article en français ne figure dans la bibliographie complète que dresse la préface de notre fascicule. De ces récentes recherches se dégage une quasi-certitude d'authenticité et de datation : environs de septembre 50 pour la lettre II, de mai 46 pour la lettre I.

Les rares changements apportés par cette nouvelle édition seront les bienvenus : le tableau des sigles et des notes est maintenant complet ; l'index des noms propres porte des références à l'encyclopédie de Pauly-

Wissowa, et les *addenda* aux concordances sallustiennes sont désormais incluses dans l'index correspondant.

Le texte rétablit quelques leçons de la première édition. Dans la lettre II, le plus important de ces repentirs concerne la *crux interpretum* du § 2, 4 : *M. Catoni L. Domitio... quadraginta senatores... mactati sunt*, au lieu de *a M. Catone*, me semble, en effet, la seule forme compatible avec la réalité historique. Dans la lettre I, Kurfess renonce à élucider la fin du § 5, 6 : *res nouas ueteribus † aec conquirit †* ; il suggère en note *nec ⟨lectis⟩ concupiscit* : conjecture ingénieuse, mais l'éviction de *conquirit* s'imposait-elle?

L'*Invective contre Cicéron*, elle, n'en est qu'à sa seconde édition par Kurfess ; la première remontait à 1914. C'est dire que ce texte suscite moins d'intérêt que les *Lettres à César*, sans doute parce que l'authenticité en est beaucoup plus suspecte. Une étude relativement récente d'Otto Seel (*Klio*, 1943) exclut non seulement la paternité de Salluste, mais même une rédaction antérieure à la mort de Cicéron. Et notre éditeur suppose ce morceau extrait de quelque ouvrage historique de l'époque d'Auguste, tel que celui d'Asinius Pollion.

Il lui joint la prétendue réponse du grand orateur, composée, selon le grammairien Diomède, par un certain Didius, ainsi qu'un *index uocabulorum potiorum* et la liste des termes étrangers à Salluste : utiles instruments pour qui désire étudier la question sous l'aspect linguistique. Des notes étendues signalent toutes les concordances découvertes jusqu'à présent.

Ici non plus, les conjectures nouvelles ne sont pas très nombreuses. Signalons seulement la juste préférence accordée à *insequeris* (*Inu. in C.*, 4, 7), selon le seul Harleianus 3859, sur *sequeris* que présentent tous les autres manuscrits.

En somme, malgré une ou deux fautes d'impression (fasc. 1, p. VII : *autencita ;* fasc. 2, p. 23 : *oppobrio*), édition soignée qui devrait bien susciter, chez nous aussi, de nouvelles études.

Marc CHOUET.

— *C. Iulius Caesar*, II : *Bellum ciuile*, éd. Alf. KLOTZ : 1950, XXII-170 pages.

M. A. Klotz nous présente, dans la nouvelle collection Teubner, une nouvelle édition des *Commentarii belli ciuilis*. Pour ce travail, il a tenu compte des études qui ont paru récemment et, en particulier, de l'édition qu'a donnée M. P. Fabre dans la Collection des Universités de France. Le stemma des manuscrits se présente évidemment de la même manière dans les deux ouvrages. En son introduction, M. Klotz insiste à juste titre sur le caractère d'inachèvement qu'offre la « Guerre civile » de César

(p. IX et suiv.). Des remarques brèves, mais pertinentes, sur l'emploi des cas ou des temps, sur les traces de langue familière, achèvent de conférer à cette courte préface une valeur réelle.

Les deux classes de manuscrits qui nous ont transmis le *Bellum ciuile* ne permettent pas de remonter au delà du VIII^e^ ou du IX^e^ siècle ; l'archétype est de date récente, de texte peu sûr : œuvre d'un copiste qui accumule les erreurs, omet ou ajoute de son propre chef, abrège les mots à tort et à travers. L'ouvrage a été écrit par César avec hâte. On voit qu'il y a là, pour un éditeur, de nombreuses occasions de perplexité et, aussi, une constante possibilité de se livrer au difficile travail de la critique textuelle. M. A. Klotz a abordé, pour la seconde fois, sa tâche avec la science qu'on lui connaît. Il s'en est tenu, le plus possible, au texte des manuscrits : l'attitude est, en soi, excellente ; mais, vu les conditions où nous est arrivé le texte, cette prudence devient parfois un défaut ; M. A. Klotz risque rarement une conjecture personnelle : d'ordinaire, il choisit parmi celles de ses prédécesseurs. Et l'on ne saurait toujours admettre le texte qu'il nous propose, tant lorsqu'il ajoute que lorsqu'il maintient. Ainsi :

1, 7, 6 : le commentaire de la préface (p. XIII) pourrait le dispenser de mettre les astérisques des *loci desperati*. 1, 15, 3 : ⟨a⟩ magna parte : ⟨a⟩ est-il nécessaire? 1, 48, 5 : in cauernis : ? in hibernis *codd*. 1, 71, 3 : summi timoris : sui (*codd*.) offre un sens. 1, 80, 4 : M. A. Klotz renonce à sa conjecture eductis legionibus ; et, pour garder le relictis des manuscrits, il adopte la leçon de Dinter : relictis ⟨impedimentis cum⟩ legionibus ; je préfère la première conjecture. 2, 29 : M. Fabre avait renoncé à établir ce texte difficile ; M. Klotz manifeste la même prudence : cf. *praef*., IX et suiv. ; les tentatives de Nipperdey et de N. Madvig méritaient pourtant d'être suivies. 2, 42, 4 : ⟨suae⟩ : ? 3, 18 4-5 : profectus sum *** reductus existimabor bello perfecto ; je préfère lire, avec M. Fabre : profectus sum, reductus existimabor. Bello perfecto... 3, 44, 3 : ⟨in⟩ : inutile. 3, 57, 3 : ⟨effecisse id⟩ *add*. Madvig, Klotz. Inutile. 3, 73, 6 : factum *** ut. La tentative de M. Fabre vaut mieux que ces astérisques : factum, ⟨futurum⟩ ut. 3, 78, 3 : [frumento ac commeatu] : est-ce bien là une glose?

Au contraire, j'adopterais volontiers les vues de M. Klotz pour les passages suivants :

1, 35, 3 : ex ⟨senatus⟩ auctoritate. 1, 44, 2 : l'addition proposée par Novák et reprise par M. A. Klotz est de sens plausible. 1, 64, 6 : arma in flumine abrepta ⟨sunt, ipsi⟩ ab equitatu excipiuntur. 1, 64, 7 : [ad uadum] circuitu magnaque ⟨ad uadum⟩ fluminis mora interposita. 2, 14, 3 : eorum ⟨uim reppellunt⟩ : la correction aurait pu ne pas rester dans l'apparat critique. 2, 31, 4 : his ⟨suspicio⟩ studia deminuat, *add*. Ciacconius, Kl. : à bon droit ; cf. *suspicari*, deux lignes plus haut. 3, 16, 1 : ⟨quod est oppositum⟩ : ⟨oppositum⟩ Ouden-

dorp, Fabre. 3, 19, 2 : [de pace duos] : *del.* F. Hofmann, Kl. 3, 25, 3 : ⟨siue ad Labatium⟩ : *add.* F. Hofmann, Kl. : adjonction préférable à la transformation en *si* du *siue* antérieur. 3, 30, 1 : ⟨ut⟩ iter... : *add.* Th. W. Paul : [iter — derexerant] *del.* Kraffert, Fabre. 3, 38, 4 : ⟨quarum — receperunt⟩ : adjonction de Duebner, nécessaire en fait, et, naturellement, suspecte dans son détail, malgré *Bell. Gall.*, 1, 53, 2. 3, 49, 5 : ⟨cum⟩ : *add.* Dinter ; nécessaire pour répondre au tum, qui vient ensuite. 3, 83, 2 : ⟨neglegenter bellum⟩ : *add.* Kl. ; excellent. 3, 94, 5 : ⟨sibi⟩ aliisque : *add.* Kl. : aliisque *codd.*

Le *Bellum ciuile* est un texte bien difficile à établir, et nul éditeur ne saurait prétendre remonter à ce qu'écrivit César ; il est déjà beau de se rapprocher du médiocre archétype dont dérivent nos médiocres manuscrits. Les efforts que M. A. Klotz a consacrés depuis plusieurs années à sa tâche sévère n'ont pas été vains. Son édition marque un progrès sur les précédentes, et c'est là une réussite méritoire.

H. Bardon.

— *Cornelius Tacitus*, II, 1 : *Historiae*, éd. E. Kœstermann : 1950, 360 pages.

Voici la septième édition des *Histoires* de Tacite de C. Halm-G. Andresen. Une fois encore, le texte a été revu par M. E. Kœstermann, qui, sur certains points, a modifié les leçons qu'il avait antérieurement adoptées. L'on sait que les *Histoires* sont établies sur le *Mediceus II* : un apparat critique se ramène donc, essentiellement, en ce cas, aux conjectures des éditeurs.

Parmi les anciennes conjectures maintenues, je note :

1, 10, 3 : occulta ⟨patefacta⟩ fati (dans l'apparat) ; 1, 15, 1 : Lutatiae ⟨familiae⟩ (apparat) ; 1, 28 : ⟨praua et⟩ praesentia (apparat) ; 1, 31, 1 : ⟨seu⟩ quod (apparat) ; 1, 33, 2 : indignatio elanguescat (dans le texte ; repris à J. Gronov) ; 1, 46, 5 : reponeretur ⟨auectus⟩ (apparat) ; 1, 64, 1 : e⟨ra⟩t in Othonem (texte) ; 1, 69 : ⟨et⟩ ut est mos (apparat) ; 2, 25, 2 : ⟨aciem⟩ ausi (apparat) ; 2, 42, 3 : ⟨uocantium⟩ (texte) ; 2, 82, 2 : ne⟨c⟩... quidem (apparat) ; 3, 2, 4 : reseratam militi ⟨Itali⟩am (texte) ; 3, 22, 3 : ⟨in⟩ utraque acie (apparat ; or, M. Kœstermann renonce à ⟨in⟩ dans 2, 1, 3) ; 3, 27, 3 : multam in stragem (texte) : multa cum strage *M* (pourquoi donc changer?) ; 3, 33, 9 : suffecit ⟨incendio⟩ (apparat ; adjonction inutile et inexplicable) ; 3, 38, 4 : foue⟨a⟩t (texte) ; 3, 72, 2 : stetit? ⟨scilicet⟩ (texte) ; 4, 18, 1 : ⟨trans⟩fugeret (apparat) ; 4, 19, 3 : clausissent. ⟨sed⟩ Flaccus (texte) ; 4, 46, 4 : in praetorium accepti (entre parenthèses, dans l'apparat, l'ancienne conjecture : ⟨iterum⟩ accepti) ; 5, 15, 2 : Cerialis ⟨cupiens⟩ abolere (apparat) ; 5, 16, 2 : uictorias ⟨iactans⟩ (apparat).

Ces conjectures, qui suscitent parfois la critique parce qu'elles allongent le style du vigoureux prosateur latin, sont réparties inégalement entre le texte et l'apparat. J'aurais mieux aimé, même lorsque je

ne les admets pas, les voir figurer dans le texte : un éditeur doit choisir, et non point proposer une leçon tout en semblant en préférer une autre... Certes, en ces matières, l'hésitation est permise... Ainsi, M. Kœstermann a renoncé à plusieurs corrections qu'il avait proposées ou adoptées antérieurement :

1, 16, 1 : Claudio ⟨ac illius filio⟩ : maintenant, C. ⟨ac Nerone⟩ (repris à Ritter) ; 1, 37, 1 : ⟨inter⟩uerterunt remplace le uerterunt proposé précédemment : perierunt *M*, petierunt L.-A. Constans ; 1, 48, 2 : ⟨temere⟩ temptasset : ⟨t.⟩ supprimé ; 1, 81, 1 : magnitudine ⟨rei⟩ : entre parenthèses dans l'apparat ; 2, 1, 3 : Corinthi ⟨in⟩ Achaiae urbe : ⟨i.⟩ supprimé ; 2, 32, 1 : uastam : ⟨exhaustam⟩ ; ⟨e.⟩ supprimé ; 2, 71, 5 : ⟨seditionem⟩ ausus : entre parenthèses dans l'apparat ; 3, 2, 1 : ante ⟨rem gess⟩erint : id. ; 3, 33, 1 : trudebantur, abandonné pour le truncabantur de *M* ; 3, 41, 2 : apud ⟨haud⟩ auidos ; remplacé par : apud ⟨p⟩auidos, repris à Faërnus ; 3, 55, 2 : habebat *M*, auebat Koest. antérieurement, hiabat J. F. Gronov et Kœst. maintenant ; 3, 71, 4 : ... an obsessi, quae crebrior fama, nitentes... depulerint : au lieu de : ⟨facibus⟩ nitentes. Le *Mediceus* a : famam ; Heraeus proposait : fama, dum... depellunt ; 4, 45, 2 : Cyrenensibus ⟨accusantibus⟩ *Heraeus* : précédemment, ⟨a⟩ C. ⟨delatus⟩.

La réédition à laquelle vient de procéder M. Kœstermann réduit donc la part qu'il avait faite autrefois à la conjecture ; et c'est là, étant donné la nature de la transmission du texte et la qualité du *Mediceus*, une très saine attitude. M. Kœstermann nous offre ainsi un des meilleurs textes que nous ayons des *Histoires*.

H. Bardon.

— *Horatius, Opera*, éd. Fr. Klingner : 1950, 378 pages, 3,75 dollars.

La hâte qu'ont les responsables des éditions Teubner de reconstituer le stock des textes essentiels risque de nous priver parfois d'améliorations nécessaires : M. Klingner, pris un peu au dépourvu, s'est borné à revoir « cursim » (préf. p. XVIII) son édition de 1939, sans pouvoir utiliser les manuscrits de Florence et du Vatican dont il avait lui-même signalé l'intérêt. Il n'a pas non plus pu utiliser pour le texte d'Horace l'édition récente de Lenchantin de Gubernatis. Il ne s'agit donc que d'une mise au point, qui a l'intérêt d'une reconstitution d'un stock perdu.

J. Marouzeau.

— *Catulli Veronensis liber*, recensuit Mauritius Schuster : 1949, in-8°, 153 pages.

Max Bonnet s'étonnait jadis qu'un même auteur, Catulle en l'occasion, fût l'objet de tant d'éditions, de mémoires et d'articles, alors que

d'autres poètes restent déshérités et comme abandonnés par la critique. Cela prouve la puissance d'attraction de certaines œuvres et l'écho que les vers de Catulle trouvent si justement dans nos âmes. Il ne faut pas regretter de voir paraître une nouvelle édition du poète quand elle a les mérites que nous offre celle de M. Schuster.

La présentation même en est agréable à l'œil. Nous avons tous travaillé sur des éditions Teubner compactes et sans grâce. Rien de plus aéré que ces pages où un alinéa marque les mouvements divers de la pensée à l'intérieur d'une même pièce, et au bas desquelles deux sortes de notes, clairement distinguées, aident à l'intelligence du texte. Une courte préface en latin expose avec netteté ce qu'il faut savoir de la tradition manuscrite et les questions qui se posent à son propos. Ce sont toujours les mêmes et, dans l'état actuel des choses, il n'est guère possible d'apporter des solutions certaines. Est-ce que le manuscrit mentionné en 965 par l'évêque de Vérone Ratherius est le même que le *Veronensis* apparu quatre siècles plus tard, copié un certain nombre de fois et disparu depuis? Quels sont les rapports entre le *Thuaneus* du IX^e^ siècle et ce ms. *V*, entrevu à travers ses copies, le *Sangermanensis* et l'*Oxoniensis*? Ces deux derniers dérivent-ils de *V* directement ou par intermédiaires, et les *deteriores*, si nombreux, proviennent-ils d'une copie qui est à mettre sur le même plan que *G* ou sur un plan inférieur? Autant de *uexatae quaestiones* que M. Schuster discute avec beaucoup de compétence et de bon sens.

Le texte n'est pas celui d'un novateur, et il ne diffère pas beaucoup de la vulgate qui s'est établie depuis plus d'un demi-siècle. Il est fondé essentiellement sur le *Thuaneus* pour le poème 62, sur le *Sangermanensis* et l'*Oxoniensis* pour le reste de l'œuvre, ainsi que sur trois ou quatre manuscrits de moindre importance, mais par endroits indispensables. Dans quelques cas, l'éditeur s'est fait un principe de préférer à l'unanimité des sources manuscrites telle leçon nommément signalée par un grammairien ou un commentateur, ainsi *arida* (*pumice*) en I, 2 au lieu de *arido* ; *ebria acina* en 24, 4 au lieu de *ebrio acino* ; *ligatam* en 2 *a* 3 au lieu de *negatam*. On peut se demander pourquoi il n'est pas demeuré fidèle à son principe en 39, 11 où, en tête d'une énumération qui n'offre guère que des épithètes d'ordre physique, il rejette la glose *pinguis Vmber* pour garder le texte *parcus Vmber*. Mais ce sont là des points de détail, et cette édition présente les mêmes lacunes, les mêmes *cruces* que celles qui l'ont précédée. La faute n'en est pas à l'éditeur, mais aux défauts de la tradition manuscrite : il faudrait l'improbable découverte d'un manuscrit ignoré pour modifier profondément la physionomie du texte.

Nous disions tout à l'heure qu'il y avait au bas de chaque page deux

sortes de notes. Dans le premier groupe sont indiqués les *testimonia*, les rapprochements de textes qui dénotent une imitation de Catulle ou, au contraire, l'influence qu'il a pu exercer sur les poètes postérieurs. Parfois la simple mention d'un article de critique ou d'un ouvrage renvoie le lecteur à des pages qui paraissent à l'éditeur essentielles pour l'interprétation d'un vers difficile ou pour le sens général d'une pièce. Ainsi pour la pièce 3 on nous signale le livre de Herrlinger, *Totenklage um Tiere*. Stuttgart, 1930 ; pour la pièce 17, les articles de Birt dans *Rhein. Museum*, 1920. Exemples, entre beaucoup d'autres, qui nous prouvent tout ce que l'on peut attendre de cette première série de notes.

Au-dessous, l'apparat critique proprement dit, peu chargé de variantes, d'où sont exclues les conjectures de philologues, sauf dans les cas particulièrement délicats.

Tout concourt à faire de ce livre un solide instrument de travail : les barres verticales qui, en une douzaine d'endroits, séparent deux mots et soulignent ainsi un hiatus, et, à la fin du volume, le court appendice où figurent le poème de Sappho imité par Catulle dans la pièce 51, ainsi qu'un fragment de Callimaque transposé par Catulle dans sa Chevelure de Bérénice, v. 45 et suiv., un index métrique, un *index Verborum et locutionum*, précieux pour l'étude de la langue et du style, un *index nominum*.

Telles sont, à mes yeux, quelques-unes des qualités qu'il me plaît de relever dans ce volume d'une science probe et claire[1].

Édouard GALLETIER.

Collection « Die Bibliothek der antiken Welt : Antike und Christentum ». — *Boethius, Trost der Philosophie*, lat. und deutsche Uebertr. von Eberhard GOTHEIN : Zürich, 1949, 331 pages, 1 planche.

Cette jolie collection nous fournit le texte et la traduction de la *Consolation* de Boèce ; l'ouvrage est choisi parce qu'il est, dit Marie Luise Gothein dans son Introduction, l'ouvrage le plus personnel de l'Antiquité : une autobiographie qui reflète le cruel destin de l'Empire agonisant. Nous trouvons encore, dans l'Introduction, un aperçu de la vie et des œuvres de Boèce, surtout une description des événements qui préparèrent son triste destin et une analyse des arguments par lesquels il se consola dans sa prison. Le texte adopté est celui de Weinberger dans le *Corpus de Vienne*, non sans recours à diverses émendations de Bieler, Klingner, Büchner, Dienelt. L'annotation tient compte du com-

1. On peut se demander pourquoi, dans la liste des éditions et ouvrages de critique imprimée aux pages XII-XIV, il n'est fait nulle mention de l'éd. Benoist-Rostand ni de celle de Lafaye, qui figure pourtant de temps à autre dans l'apparat critique.

mentaire édité par E. T. Silk et attribué par lui (à tort, selon moi) à Jean Scot. L'appareil érudit est d'ailleurs réduit au minimum et dissimulé le plus possible, le but de l'éditeur étant visiblement de fournir à un large public un livre aimable, d'une présentation impeccable. Il est orné d'une planche qui représente, d'après le *Monacensis latinus* 2599, Boèce et sa consolatrice.

Pierre COURCELLE.

Collection Paradosis : Beiträge zur Geschichte der altchristlichen Literatur und Theologie.

— T. III : Joseph-Kaspar STIRNIMANN, *Die Praescriptio Tertullians im Lichte des römischen Rechts und der Theologie* : Freiburg in der Schweiz, 1949, XII-180 pages.

Après les ouvrages de L. Weber sur la théologie morale de Grégoire le Grand et de P.-A. Schmid sur la christologie d'Isidore de Pelusium, la collection *Paradosis* nous présente un livre de valeur sur l'argument de prescription chez Tertullien.

La science juridique de Tertullien a été soulignée depuis longtemps. Monceaux caractérisait déjà par là sa manière apologétique propre, par opposition avec celle des Apologistes grecs antérieurs. M. Stirnimann était donc fondé à analyser de plus près le contenu du *De praescriptione haereticorum*. Dans une première partie, il examine les trois formes de prescriptions dans la procédure civile romaine au temps de Tertullien, en insistant surtout sur la *longi temporis praescriptio*. Il est alors en mesure de mieux juger de l'originalité de l'argument de prescription chez Tertullien et de sa résonance théologique. Une analyse des chap. XV à XXXVII met en relief les deux sortes de prescriptions qu'il allègue. Une analyse spéciale du chap. XXI permet de conclure que, contrairement à l'opinion générale, Tertullien n'utilise pas successivement trois prescriptions : *ueritatis*, *principalitatis*, *proprietatis*. M. Stirnimann distingue, pour son compte, entre les chap. XX à XL et les chap. XLI à XLIII ; ceux-ci n'apportent pas de nouveaux arguments de prescription, mais ne font que confirmer les deux prescriptions distinguées précédemment : 1) Dieu a confié à ses Apôtres le soin de prêcher l'Évangile ; il n'est donc pas permis d'écouter d'autres prédicateurs. 2) Les Apôtres, à leur tour, ont confié aux Églises fondées par eux le soin de transmettre cet enseignement ; il n'est donc pas permis d'interpréter la Révélation autrement que ne font ces Églises. La prescription n'est, du reste, aux yeux de Tertullien, qu'un *argumentum generale* qui exige ensuite une *retractatio*, au sens juridique du mot, c'est-à-dire, en l'occurrence, la réfutation de chaque hérésie particulière.

Il faut noter, à propos de ce livre, combien est féconde la collaboration

entre le latiniste, le juriste et le théologien. En ces matières difficiles, M. Stirnimann apporte une grande clarté d'esprit et d'exposition.

Pierre COURCELLE.

Collection « Grieksche en latijnsche Schrijvers met Aanteekeningen ».

— *M. Minucii Felicis Octavius*, uitg. & comm. door G. QUISPEL : Leiden, 1949, XVIII-83 pages.

Le Dr. Quispel a fait paraître simultanément, en 1949, le texte grec de Ptolémée, *Lettre à Flora*, dans la collection *Sources chrétiennes*, et, à l'usage des étudiants hollandais, le texte du fameux *Octavius* de Minucius Felix.

Dans l'Introduction en néerlandais, M. Quispel replace cette apologie dans son milieu historique, et notamment par rapport au genre du protreptique, sur lequel les connaissances ont fait beaucoup de progrès dans ces dernières décades. Pour le texte, il suit l'édition J. Martin, non sans beaucoup de libertés (voir le tableau récapitulatif des p. XIV-XVI). Les notes sont, d'ordinaire, à l'usage des seuls étudiants. Pourtant, le commentaire apporte des nouveautés, même si M. Quispel reconnaît toute sa dette à l'égard de Waltzing et de Van Wageningen. Il fournit notamment d'intéressantes références relatives à la théorie *ex consensu gentium* de l'*anima naturaliter christiana* (chap. XVII, 11). Il juge que la source est Posidonius et que Minucius Felix reste beaucoup plus fidèle à cette source que Tertullien, *Apologeticum*, XVII. D'autre part, Tertullien, *Ad nationes*, II, 8, démarquerait à contresens l'*Octavius*, XXIX, 4. Il en résulterait que l'ouvrage de Minucius est antérieur à ceux de Tertullien. Les conclusions générales de M. Quispel s'opposent donc nettement à celles de M. Axelson, selon lequel Minucius est postérieur à Tertullien (cf. *R. É. L.*, t. XXVII, 1949, p. 325-326). Les *Actes du Premier Congrès de la Fédération internationale des Associations d'études classiques* contiendront une démonstration plus détaillée de M. Quispel sur ce sujet. Voir aussi l'article *Anima naturaliter christiana*, dans *Eranos-Jahrbuch*, t. XVIII, 1950, p. 173-182.

Pierre COURCELLE.

Collection Paravia.

— *M. Tulli Ciceronis Epistularum ad Familiares libri sedecim*, edidit H. MORICCA : s. d. [1949-1950], 2 vol., LXXII-704 pages au total ; 1,200 et 1,300 lires.

Un mot en hâte pour signaler sans tarder cette édition : le *tabellarius* presse, et il importe sans doute que les lecteurs de la *R. É. L.* sachent

tout de suite qu'ils peuvent dès lors disposer d'un instrument de travail de tout premier ordre. Mais il faudra revenir sur le détail, et il y aurait plaisir à en discuter avec M. Moricca.

En bref : l'édition de Mendelssohn à la fois reproduite dans tout son apport, rigoureusement mise à jour, librement discutée, maintes fois améliorée. Ces deux volumes, élégants et maniables, la remplaceront dans les bibliothèques. Le texte est clairement présenté : presque trop clairement ; on n'y voit pas apparaître les détériorations, hélas ! trop fréquentes, auxquelles tant de philologues ont cherché au cours des siècles à porter remède. Graphies mixtes : pas de *j*, mais des *ι* ; nulle majuscule, sauf au premier mot de chaque lettre : cela ne gênera personne. La doctrine est aussi conservatrice qu'il se peut : M. Moricca vit personnellement le latin parlé, presque accompagné de gestes, de tel des correspondants de Cicéron ; un changement de personnage, une pirouette, une réticence : et voilà que, pour lui, s'explique telle leçon des manuscrits qui a fait pâlir des générations (par ex. le « *nondum rettuleras*? » de Caelius, VIII, 7, 2). L'avertissement est bon en soi pour celui qui a péché par timidité ou conformisme ; l'application, en quelques cas, prêtera à discussion. Certaines interprétations, très obscures, de Gaffiot, ont peut-être été reçues avec trop de complaisance, parce qu'elles respectent la tradition au maximum.

L'apparat est clair, aéré, explicite. Moyennant quoi, son importance n'effraie pas. A l'usage, on s'aperçoit de tout ce qu'il apporte. Sans le secours d'une traduction ou de notes, M. Moricca y a introduit, avec sobriété, bien des indications et des références qui éclairent la langue de Cicéron et de ses correspondants (en attendant l'impression de la thèse considérable de M. Monsuez). Mais, bien entendu, rien d'historique : et l'on sait ce que cela veut dire pour une suite de documents si discontinus et si bizarrement classés ; seuls les augures pourront apprécier la valeur des différents remèdes apportés à un passage quasi désespéré (comme en VIII, 14, 2, fin). Il reste à se reporter aux discussions, auxquelles renvoie la note critique ou que signale la riche Bibliographie initiale. On a plaisir à trouver notées et appréciées à leur valeur les améliorations proposées par le regretté Constans.

Les datations figurent au début de chaque lettre et, en ordre chronologique, p. XXXV-LX : grand progrès sur la table de Kœrner-Schmidt, parce qu'il est tenu compte de tous les efforts de précision poursuivis depuis plus d'un demi-siècle (cependant, l'auteur ignore l'article décisif de R. Durand sur la datation relative de VIII, 12 et 14 : mais comment connaître tout?).

En somme, le travail immense de M. Moricca, la présentation typographique de *Paravia* appellent du premier coup les plus vifs éloges,

et l'usage de cette édition des *Familières* ne saurait, je crois, que donner des raisons de les multiplier.

Jean BAYET.

— *M. Minucii Felicis Octauius*, rec. M. PELLEGRINO : 1950, 62 pages, 400 lires.

Ce dernier demi-siècle a vu paraître une quinzaine d'éditions de l'Octavius, dont trois dans le Corpus Paravianum. Texte vivant, peut-on dire, d'abord parce qu'il a prêté à toutes les controverses que l'on sait, ensuite parce que son allure pseudo-cicéronienne le prédestine à la lecture, enfin parce que l'état défectueux de l'unique manuscrit qui nous l'a conservé appelle le commentaire critique. Il s'agit, pour chaque éditeur nouveau, de prendre parti vis-à-vis des défectuosités du Parisinus P (pourquoi M. Pellegrino ne nous dit-il pas que l'autre manuscrit qu'il mentionne, le Bruxellensis B, n'est qu'une copie de P, et qu'en conséquence il est est inutile de le faire figurer dans l'apparat — où il est pourtant invoqué une fois, 18, 7, sans aucune justification?). M. Pellegrino a pris pour attitude de conserver le plus souvent possible le texte du manuscrit, même quand il ne le croit pas authentique (p. XVIII) ; au moins nous donne-t-il dans l'apparat une glane abondante de corrections et conjectures de ses prédécesseurs, qui, il faut le dire, est bien faite pour décourager la critique ; à totaliser les arrangements qui ont été proposés, on obtiendrait, pour ce texte à manuscrit unique, un apparat démesuré.

M. Pellegrino a eu raison de se débarrasser dans sa préface des variantes orthographiques, qui eussent inutilement encombré ses bas de pages. Est-ce aussi le souci d'économie qui lui a inspiré de représenter les noms de savants par des abréviations étranges : Vah, Kro, Heik, Dav, Gel, Heu, Baeh?

Il va sans dire que, étant donnée l'attitude de M. Pellegrino, son édition ne saurait, scientifiquement, apporter du nouveau ; elle ne prétend que fournir au public scolaire un texte de travail.

J. MAROUZEAU.

Classici della Nuova Italia.

— *M. Tullio Cicerone, De re publica (Lo Stato)*, introduzione, testo e commento di L. FERRERO : Firenze, La Nuova Italia, 1950, t. XXX, XXII-236 pages. 450 L.

C'est une excellente idée de publier à l'usage des classes une édition du *De re publica* : il est bon de mettre de jeunes esprits en contact avec ce texte attachant et complexe. Dans une préface de vingt pages,

M. L. Ferrero ne craint pas d'aborder avec pénétration quelques-uns des graves problèmes qu'a posés Cicéron : cité idéale, passage de la philosophie à l'histoire, morale et politique, etc... Quant aux notes, le caractère de l'édition empêchait M. Ferrero de donner aux discussions proprement scientifiques l'extension désirable ; sans doute aurait-il pu utiliser avec plus de profit certains travaux récents, en particulier ceux de M. P. Boyancé. Ses notes disent, pourtant, l'essentiel et mettent l'accent sur des aspects difficiles du texte (cf. p. 170 et suiv.) ; de nombreux rapprochements avec d'autres auteurs anciens sont une invitation continue à retrouver l'atmosphère intellectuelle du dialogue, à déterminer l'originalité de l'auteur.

Quant au texte, la suppression de tout apparat est mal compensée par la présence (p. 225 et suiv.) de notes critiques, précieuses, mais discontinues. Je ne pense pas que les écoliers tirent grand'chose des textes réunis sous la rubrique : « La fortune du dialogue à travers les témoinages et les fragments » ; en revanche, les spécialistes seront très reconnaissants à M. Ferrero d'avoir groupé ces documents, qui permettent d'esquisser l'histoire intellectuelle du dialogue jusqu'à la Renaissance.

Ainsi, M. Ferrero s'est efforcé de concilier ses exigences et ses curiosités d'érudit avec le but, scolaire, de son édition. Je crains que les élèves ne soient quelque peu accablés et les spécialistes souvent insatisfaits. Le travail est cependant fort méritoire : je ne crois pas que sa destination première permettait de le mieux réussir.

H. Bardon.

Collection Latomus.

— T. IV : *Sancti Eusebii Hieronymi Epistulas selectas* ed. C. Favez : Bruxelles, 1950, 103 pages, 150 francs belges.

Il faut savoir gré à la Collection belge d'avoir accueilli cette édition, destinée primitivement à une Collection suisse qui a cessé de paraître.

Un choix de lettres (M. Favez en a retenu seize) ne peut être destiné qu'à un public scolaire, à titre de spécimen et de texte d'initiation ; il appartiendra aux maîtres d'y joindre le commentaire nécessaire ; M. Favez, sauf deux Index de noms propres, ne nous donne que le texte de Hilberg, accompagné d'un apparat critique détaillé — trop, penseront certains, car nombre de variantes n'ont d'autre intérêt que de pouvoir servir de base à un classement de manuscrits, qu'il n'était pas question d'entreprendre dans une édition partielle — trop peu dans certains cas, estimeront d'autres, qui s'étonneront par exemple de ne pas trouver à XXII, 30, 3, pour *frigente* et *tepente* l'indication des formes *frigescente* et *tepescente*, que donnent des manuscrits de bonne époque et qui sont assez dans la manière de saint Jérôme.

Est-il besoin de dire que la présentation du texte est un modèle de diligence et d'exactitude?

J. Marouzeau.

Clásicos « Emerita », Barcelone.

— T. VII : *T. Lucrecio Caro, De la Naturaleza*, libro I, ed. introd. y coment. por Ed. Valentí : Barcelona, Cons. sup. de investigaciones científ., 1948, in-12, 293 pages.

Hormis l'édition de Joaquín Balcells (texte et trad. catalane, Barcelona, 1923, 2e éd., 1932), aucun Lucrèce, nous dit l'auteur, n'a jamais été publié en Espagne. On ne saurait donc que féliciter M. Valentí d'apporter à ses compatriotes un aussi bon instrument de travail. Une introduction de plus de 100 pages présente, dans l'ensemble avec beaucoup de justesse et d'équilibre, l'état présent de nos connaissances sur la vie, la doctrine et l'œuvre de Lucrèce. Les pages consacrées à la théologie épicurienne (p. 65-70) sont même à ranger parmi les plus pénétrantes qui, à notre connaissance, aient été écrites sur ce difficile sujet. Ce qui concerne la langue, le style, la métrique surtout où l'auteur s'est enchaîné à des théories bien étroites, est moins bon ; la faute en est, sans doute, au souci trop exclusif de prévenir les hésitations ou les étonnements de lecteurs novices : à un catalogue de faits singuliers, nous aurions préféré des vues un peu plus larges sur la place de l'œuvre dans l'histoire de la poésie latine. A l'égard de la personnalité de Lucrèce, l'auteur s'est gardé fort heureusement de cette dévotion romantique qui fut naguère à la mode ; mais il juge trop sévèrement la doctrine du poète et la valeur intellectuelle du poème. Nous savons assez que l'atomisme des Anciens n'est pas une théorie scientifique au sens moderne du mot, mais il n'est pas pour autant mythe poétique ou jeu de l'imagination ; il représente un immense effort de pensée logique, un effort presque toujours très bien conduit et parfois avec une rigueur héroïque. Cela importe beaucoup à l'exégèse de Lucrèce ; on ne saurait, en effet, la mener à bien sans une grande attention appliquée à suivre les cheminements d'une pensée dont les obscurités sont bien souvent la rançon d'une volonté obstinée de ne capituler jamais devant les difficultés de l'analyse et de la présentation didactique. Empressons-nous de dire qu'en dépit des sévérités de son introduction M. Valentí a fait précisément cet effort d'intelligence dans son commentaire ; c'en est même un des principaux mérites. Du texte lui-même, il y a peu à dire ; en l'absence d'apparat critique, quelques variantes sont discutées dans les notes, mais on aimerait que l'introduction marquât plus clairement sur quelles bases ou d'après quel modèle il a été, dans l'ensemble, constitué.

Jacques Perret.

— M. Bassols de Climent & J. M. Casas y Homs, *P. Corneli Tàcit, Històrics*, vol. 1 et 2, text y traducció : Barcelona, Fundació Bernat Metge, 1949, vol. I, xlviii pages et 71 pages doubles ; vol. II, 70 pages doubles.

La collection catalane des *Escriptors llatins* s'enrichit d'une édition des *Histoires*, due à MM. Bassols de Climent et Casas y Homs. Les deux premiers volumes (Introduction ; texte et traduction des livres 1 et 2) viennent de paraître. Disons tout de suite que l'œuvre des deux savants catalans est de qualité. Parmi ses multiples activités, M. Bassols de Climent a trouvé le temps de se consacrer à Tacite ; sa science et celle de M. Casas y Homs nous valent un très bon livre.

Une introduction de 47 pages, denses et bien informées, expose les principaux problèmes avec une pondération qui n'exclut pas le relief. Les vues pénétrantes et originales abondent : ainsi, l'influence que l'école stoïcienne a exercée sur Tacite n'est notée que pour mieux faire sentir la réaction inverse de l'écrivain, mû par des mobiles personnels et par une hostilité très romaine aux principes grecs, idéalistes et abstraits (p. vii) ; ailleurs, le rôle d'Agrippa dans la carrière politique de son gendre est défini avec mesure et pénétration (p. x-xi). D'excellentes pages encore sur les raisons qui poussèrent Tacite à quitter Rome en 89 (p. xii-xiii), sur l'amitié de l'historien et de Pline le Jeune (p. xv ; ajouter à la bibliographie l'édition commentée du *Panégyrique* par M. Durry), sur les sources des *Histoires* (p. xxvii ; quelque esprit de système dans les conclusions à tirer de la confrontation de Tacite et de Plutarque : p. xxviii et xxix), sur le manque d'objectivité d'un écrivain passionné et plus lucide pour autrui que pour lui-même (p. xxxiii et suiv.), sur sa tendance à prêter à autrui ses idées personnelles (discours de Galba à Pison : p. xxxiv). Les auteurs consacrent à l'art de Tacite et à son style quelques pages, trop brèves, mais intéressantes ; je n'en adopte point toutes les affirmations : prétendre que Tacite a été le premier à introduire la psychologie en histoire (p. xxxv), c'est faire bon marché de la clairvoyance d'un Salluste et, surtout, d'un Tite-Live ; et la comparaison entre l'histoire telle qu'il la conçoit et la tragédie ne me satisfait guère (p. xxxv-xxxvii). En revanche, le rôle du geste dans le récit est fort bien défini (p. xxxvi), ainsi que la position stylistique de Tacite par rapport à celle de Sénèque (p. xxxviii), et sa répulsion pour les tours vulgaires ou plébéiens, sa recherche de la distinction et de l'originalité (p. xxxix). Une lacune : pourquoi ne pas mentionner l'admirable ouvrage de Courbaud, *Les procédés d'art de Tacite dans les Histoires*? Une précieuse remarque sur l'emploi métonymique de mots qui, par leur étymologie, se réfèrent seulement au sens de la vue (p. xl). Quant à

l'aversion de Tacite à l'égard des chiffres précis, des dates, des noms de lieu, bref envers tout ce qui est trop technique, je ne la crois pas imputable à la rhétorique (p. XXXIX) ; mais, plutôt, elle me semble résulter d'un mépris tout romain pour ce qui n'est pas l'essentiel, pour ce qui n'est pas la vie profonde de Rome, voire le fait majeur de la victoire de Rome.

Le texte est établi avec soin et prudence. Les notes, brèves, sont utiles. J'apprécie moins la traduction : non qu'elle ne manifeste un louable désir de rendre le texte dans ses nuances, mais il lui manque la vigueur nerveuse qui confère à celle de Burnouf, malgré ses déficiences, une valeur exceptionnelle. Ainsi, 1, 15, *quiescenti* est rendu par : *a tu que no has lluitat contra ningú*, et toute la traduction du chapitre est assez délayée ; je crois même que, à la fin, *sine adfectu* n'est pas exactement traduit par *sense cap esforç*. En 2, 49, *funus maturatum* devient : *cuitaren a celebrar els funerals ; imitat* n'est pas un équivalent strict du latin *celebratum*, ni *perdurable* de *mansurum*.

Ce sont là des chicanes. Saluons avec reconnaissance le remarquable travail de MM. Bassols de Climent et Casas y Homs. Longtemps, il fut de bon ton d'affirmer que les études de philologie ancienne n'avaient pas, en Espagne, un développement en rapport avec l'importance de ce pays, si profondément latin. La présente édition de Tacite et tant de travaux qui paraissent, depuis quelques années, dans la Péninsule apportent à ces critiques et à ces doutes le démenti le plus irrécusable.

H. BARDON.

— *A. Persio Flaco, Satiras*, edición, introducción y comentario por Miguel DOLÇ : Barcelone, 1949, 291 pages.

C'est plaisir de lire, ou de relire, les satires de Perse dans ce joli volume, où tout, dès l'abord, plaît à l'œil, couverture, papier, caractères, disposition typographique, donnant une impression d'élégance et de clarté qui trouve bien vite sa confirmation dans la lecture même de l'ouvrage.

L'introduction est fort substantielle. M. Dolç n'y donne pas seulement la biographie de Perse, qu'il fonde avant tout sur la *Vita Persi*, dont, avec la majorité des critiques, il pense que l'auteur est réellement Valerius Probus ; ensuite, un essai sur la chronologie et l'inspiration générale de l'œuvre, dans lequel il tient pour démontré, après l'argumentation de Cartault, que la satire I est la plus ancienne, juge que cette satire vise personnellement Néron, tout en se montrant peu disposé à voir partout, dans les autres, des allusions au prince, et admet que les choliambes ne sont ni un prologue ni un épilogue, mais un essai de jeunesse ; enfin, sous les trois derniers numéros, les indications essentielles

sur la destinée posthume des satires, la tradition manuscrite, les éditions et traductions : il en a, de plus, consacré la troisième et la quatrième partie à une étude, très personnelle de fond et d'expression, sur la valeur artistique de l'œuvre de Perse et sur les raisons de son obscurité.

M. Dolç ne cache point sa sympathie pour ce jeune homme maladif, d'esprit et de cœur élevés, qui, s'il ne s'est guère mêlé aux hommes, n'a pas été non plus un pur théoricien. Perse s'est intéressé surtout aux principes directeurs de la vie intérieure, qui, finalement, doivent gouverner l'activité des citoyens, hommes libres et membres d'une société. A ce point de vue, M. Dolç estime exagéré de nier chez le poète toute tendance et toute préoccupation politiques. Ce qui lui a manqué, c'est, sans doute, d'avoir bien adapté sa forme littéraire à son tempérament. Cependant, il a voulu, on ne saurait le nier, que ses satires fussent autre chose qu'un reflet de Lucilius et d'Horace. De fait, si fragmentaire que soit notre connaissance du premier, elle suffit à nous faire sentir quel contraste existait entre sa personnalité et sa manière et celles du jeune poète. Et, d'autre part, en dépit des innombrables souvenirs d'Horace que « l'avidité critique » des philologues a scrupuleusement relevés chez Perse, les deux satiriques forment « comme deux centres spirituels indépendants, sans vibrations communes », et on ne saurait nullement expliquer le second par le premier : l'imitation, chez celui-là, n'est, selon la coutume des bons écrivains de son temps, qu'un procédé extérieur, sous lequel il reste à découvrir l'âme et l'esprit véritables de l'auteur. Il la pratique, d'ailleurs, avec une réelle indépendance, en ce sens qu'elle n'est jamais pour lui application pure et simple de recettes littéraires, mais instrument de création. Si, dépouillant l'œuvre de ce qui, en elle, revient aux lois du genre et aux habitudes d'une technique traditionnelle, nous allons au fond, nous découvrons « un petit monde vigoureux, un art authentiquement réaliste, une embryonnaire révélation lyrique ». Perse a peint de manière vivante des scènes et des caractères humains, avec un art qui s'apparente à celui du mime, qu'il ait été ou non imitateur de Sophron. Et ailleurs « un courant d'émotion limpide s'échappe de son cœur débordant de reconnaissance » pour son maître Cornutus.

Si l'on veut bien, dans Perse, ne chercher que Perse, on ne peut lui refuser un vrai tempérament de poète, qui semble à M. Dolç avoir été naturellement celui d'un lyrique. Il prononce même ici le nom de Pindare, à propos de la composition « bondissante, sans cohésion, précipitée » des satires, et il pense que, sous un libre régime républicain, c'est dans une œuvre lyrique que notre poète eût, sans toute la contrainte exercée sur son art par une forme qui n'était pas faite pour lui, déployé ses dons.

J'ai tenté autrefois d'expliquer d'une tout autre manière cette marche par bonds des satires de Perse. J'y ai vu le résultat d'un effort du poète pour imposer l'allure capricieuse et nonchalante de la satire horatienne, avec ses associations d'idées souvent inattendues, à des compositions dont l'armature interne, brisée à dessein, était chaque fois, si on rétablissait l'enchaînement logique des parties, celle d'une diatribe stoïcienne. Je ne m'en dédis pas. Mais, si l'on accepte d'écarter tout rapprochement avec Pindare, j'accorderai volontiers à M. Dolç que la satire était peu faite pour cette âme plus sensible que vigoureuse et que, si Perse a choisi cette forme, c'est sous l'influence de sa foi stoïcienne, pour l'avoir crue plus propre qu'une autre « à accueillir également son art et sa doctrine, à convertir la sagesse en poésie ». Au demeurant, moins sévère pour lui que je ne l'ai été, M. Dolç, s'il ne lui accorde pas de génie, estime que, « moins souriant qu'Horace, moins brillant que Juvénal, il a un accent plus intime et plus profond ».

Touchant les causes de l'obscurité de Perse, je me retrouve entièrement d'accord avec M. Dolç. Il faut écarter délibérément l'idée que le poète poursuit cette obscurité de parti pris et « il est périlleux de s'ériger, quand on lit son œuvre, en Œdipe d'un sphinx imaginaire ». Si Perse est obscur, cela tient d'abord à la suppression ou à la rupture fréquente du lien logique entre les développements ou, à l'intérieur d'un développement, entre les idées ; quelquefois, le poète s'arrête aux prémisses, sous-entendant la conclusion ; ailleurs, la conclusion présuppose les prémisses. D'autre part, Perse multiplie les dialogues fictifs, sans qu'on voie toujours nettement si c'est le poète ou l'interlocuteur qui parle ou si, même, un troisième interlocuteur n'intervient pas. Dans le détail de l'expression, l'audace des métaphores et des métonymies est souvent telle, la concision poussée si loin que nous n'arrivons pas, même à la lumière du contexte, à déterminer le sens d'une manière assurée et à fixer notre choix entre diverses interprétations, également vraisemblables. Mais ce dernier cas est, en somme, assez rare, et l'on peut dire, avec M. Dolç, qu'aujourd'hui le travail philologique a dissipé presque entièrement les ténèbres de celui que la légende comparait à l'Orcus et dont elle faisait un nouveau Lycophron.

Pour l'établissement du texte, M. Dolç, à l'exemple de tous les éditeurs depuis Bücheler (dans sa révision de l'édition critique de Jahn) considère le *Pithoeanus* comme le meilleur témoin. Cependant, il ne se fait pas scrupule de s'en écarter à l'occasion : *Sat.* I, 8, il lit, avec un certain nombre de manuscrits secondaires : *ah si fas dicere*, au lieu de *ac si fas dicere* ; mais n'est-ce point là une simple conjecture d'un réviseur du moyen âge? Les autres infidélités que j'ai relevées ne portent que sur des détails, et des détails où l'autorité du *Pithoeanus* peut être réelle-

ment contestée : I, 61 : *fas est*, avec le palimpseste de Bobbio, au lieu de *ius est* ; — II, 5 : *libabit*, avec α (cf. V, 97 : *uitiabit*), au lieu de *libauit* (*uitiauit* : ici, la leçon est celle d'α aussi bien que de P) ; — III, 68 : *qua mollis* (α), au lieu de *quam mollis* ; — V, 61 : *uitam... relictam* (α), au lieu de *uita... relicta* ; — 63 : *cultor enim* (α), au lieu de *cultor enim es* ; — 137 : *audiet* (α), au lieu d'*audiat* ; — 136 : *ex sitiente camelo*, avec presque tous les éditeurs, d'après la scolie *nuper de camelo depositum*, contre l'accord de P et d'α en faveur de *et sitiente camelo*, que je serais porté, aujourd'hui, à maintenir ; — 186 : *Tum* (α) au lieu de *Hinc* ; — VI, 61 : *in decursu*, au lieu de *in decursum*, leçon dont P paraît être l'unique témoin et que j'ai défendue. Je mets à part le vers V, 123, où, pour des motifs que j'ai développés dans mon commentaire, je ne puis guère douter que M. Dolç n'ait raison d'imprimer *tris tantum ad numeros satyrum moueare Bathylli* (A^2), au lieu de ... *satyri* ... *Bathylli*.

Le commentaire de M. Dolç s'appuie sur une information étendue, qui me paraît n'avoir rien négligé d'important parmi les éditions, études, articles que le demi-siècle finissant a multipliés autour de notre auteur. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'ait pas tenu compte de travaux plus anciens et, avant tout, de ces deux chefs-d'œuvre que demeurent le *Perse* de Casaubon et celui d'Otto Jahn, sans oublier l'excellente édition de Conington-Nettleship. Puisqu'il m'a fait l'honneur de me citer plus d'une fois, je me permets de lui indiquer que j'ai donné plusieurs additions et corrections à mon commentaire dans un article des *Mélanges Paul Thomas*.

Ayant admis que la lumière est faite aujourd'hui sur les obscurités de Perse, en dehors de quelques passages où la discussion reste ouverte et, sans doute, le demeurera toujours, M. Dolç ne pouvait prétendre à renouveler l'interprétation de son auteur. Et, de fait, il a le plus souvent borné son rôle à dégager, avec une élégante clarté, le sens maintenant acquis et à rappeler, parmi les rapprochements accumulés par la critique, ceux qui lui ont paru le plus propres à le confirmer. Mais, dans les endroits litigieux, il a su marquer nettement ses préférences. Voici quelques exemples : *Sat.* II, 56 : il juge, comme je l'avais fait à la suite de Housman, que *fratres aenos* désigne tous les dieux considérés comme frères ; — III, 29 : *censoremue tuum uel quod trabeate salutas* : il voit, dans la reprise de *ue* par *uel*, un trait du *sermo uulgaris* et de l'abus que fait celui-ci des particules copulatives, négatives et disjonctives ; mais il reconnaît qu'aucune explication satisfaisante n'a été donnée de *tuum* ; — IV, 15 : l'interprétation qui applique *caudam iactare* au paon lui semble, comme à moi, la plus vraisemblable ; — IV, 22 : *cum bene discincto cantauerit ocima uernae* : avec Albini, il unit *bene* à *cum*, rapprochant le *cum bene* concessif d'Ovide (*Am.* II, 3, 33) et son *uix bene*

temporel (*Met.* III, 14) ; — V, 69 : *ecce aliud cras egerit hosannos* : M. Dolç défend avec de bons arguments l'interprétation d'O. Jahn, peut-être un peu trop vite écartée par moi, qui voit dans cette forme le futur antérieur de *ago*, non l'indicatif présent d'*egero ;* — V, 73 : *Libertate opus est. Non hac : ut quisque...* et VI, 39 : *nostrum hoc maris expers* : je me félicite de voir que l'interprétation de Casaubon, que j'ai reprise pour le premier passage, celle de Turnèbe, que j'ai admise avec Leo pour le second, se fortifient de l'adhésion de M. Dolç ; — VI, 51-52 : « *Non adeo* », *inquis*, « *exossatus ager iuxta est* » : ceci sera toujours, quoi qu'on en ait, un véritable logogriphe ; M. Dolç entend : « Je renonce à la succession ; la terre que tu possèdes près de la capitale est stérile. »

Je soumets à M. Dolç quelques menues observations : p. 22, note 37 : l'idée de faire dériver le début de la satire I de Lucrèce et non de Lucilius, reprise par G. L. Hendrickson, n'appartient-elle pas à G. Albini (*Atene e Roma*, a. 1907, p. 129-132)? — P. 75, n. 8-11 : si l'on juge, en admettant, d'autre part, la leçon *ah si fas dicere*, que le membre de phrase supprimé par la réticence est *auriculas asini*, ne faut-il pas lire, avec plusieurs manuscrits secondaires, *Nam Romae quis non*, au lieu de *Nam Romae est quis non*? — P. 197, n. 14-16 : peut-on citer une seule expression où *defigere* ait le même sens que *figere* dans les tours *figere ceruas*, *figere feras*? Le *defigere ceruos* du pseudo-Tibulle (*Panég. de Messalla*, v. 84) signifie « planter des chevaux de frise ». — P. 200, n. 30-40 : étaient-ce seulement « los niños patricios » qui portaient la prétexte, et non point tous les fils d'*ingenui*? — P. 206 (n. au v. 59) : *fregerit* est-il vraiment, quoi que j'en aie pu dire moi-même autrefois, un subjonctif de la répétition, et Perse fournit-il un seul exemple indiscutable de ce genre de subjonctif (voy. maintenant mes *Notes sur Perse* dans les *Mélanges Paul Thomas*)?

L'impression est très soignée. P. 11, n. 1, l. 8, au lieu de : Paris 1938, lire : Paris, 1918 ; — p. 122, l. 12 des notes, au lieu de *Alius*, lire *Aelius ;* — p. 132, l. 29 des notes, au lieu d'*ahenos*, lire *aenos*, comme dans le texte ; — p. 209, l. 16 des notes, au lieu de *lugerit*, lire *fugerit*.

Au total, le *Perse* de M. Dolç n'est pas seulement une fort bonne mise au point, qui peut rendre des services, même à d'autres lecteurs que les étudiants et les professeurs espagnols ; il témoigne encore d'une véritable intimité avec ce texte qui jamais, soit qu'il irrite, soit qu'il séduise, ne laisse indifférents ceux qu'il n'a pas rebutés dès le premier contact.

F. Villeneuve.

Collection « Sources chrétiennes ».

— *Ambroise de Milan, Des sacrements. Des mystères*, texte établi, traduit

et annoté par dom Bernard Botte, O. S. B. : Paris, s. d. [1950], 1 vol. in-8°, 139 pages.

La série latine de la Collection « Sources chrétiennes » en arrive à son quatrième volume avec ces deux traités fort beaux, riches de spiritualité, publiés sous le nom de saint Ambroise. Que penser de cette attribution? Une longue Introduction de 52 pages nous fournit un historique fort clairement présenté du problème séculaire de l'authenticité du *De sacramentis*, et des arguments sérieux émis par dom Connolly et par le P. Faller en faveur de l'authenticité ambrosienne. S'agit-il de certitude? C'est trop dire ; car, si l'on démontre bien des similitudes de style et de pensée, l'hypothèse selon laquelle le *De sacramentis* serait la rédaction d'un tachygraphe fatigué ou mieux un premier jet hâtif d'Ambroise, et aurait ensuite servi de source au *De mysteriis*, reste fondée, en définitive, sur une simple impression (p. 18) ; si la saveur de ce traité est évidemment ambrosienne, on ne saurait pourtant dire que l'authenticité est unanimement reconnue aujourd'hui ; F. R. M. Hitchcock, *Venerius bishop of Milan*, II, dans *Hermathena*, t. LXXI, 1948, p. 19-35, que je ne vois pas ici mentionné, élève une voix discordante, en faveur de l'attribution à Venerius.

Le texte reproduit est celui des Mauristes, amélioré après examen d'une douzaine de manuscrits du VIII^e^ au XI^e^ siècle (le P. Faller établira, sur quelque 120 manuscrits, l'édition en vue du *Corpus de Vienne*) ; quantité de références aux passages parallèles des œuvres d'Ambroise sont fournies dans un second apparat.

L'intérêt principal du texte vient de ce qu'il nous révèle une liturgie farouchement originale par rapport à la liturgie romaine (*De sacram.*, III, 5, p. 73, à propos du lavement des pieds : « Je désire suivre en tout l'Église romaine ; mais nous sommes pourtant doués de la raison humaine ; aussi, ce qu'on observe ailleurs pour de meilleures raisons, nous le gardons aussi pour de meilleures raisons »). Les rites d'initiation : *apertio*, *renuntiatio*, bénédiction des eaux, etc..., et les *lectiones* afférentes sont nettement indiqués ; en outre, la catéchèse pascale développe, à partir du symbolisme des rites et des Écritures, l'idée que le baptême est guérison, purification, renaissance, illumination, *sacramentum crucis*. La catéchèse baptismale est suivie de la catéchèse eucharistique. L'enseignement se termine sur un magnifique commentaire de l'*Oraison dominicale*. Dom Botte illustre le tout à l'aide d'une annotation liturgique fort utile, et souligne avec raison (p. 41) l'intérêt que présenterait le recueil et l'étude comparée de tous les vestiges de l'ancienne catéchèse baptismale. Deux index rendent l'ouvrage aisément utilisable. La traduction est soignée ; je n'aime guère « *pouvoir peut-être* », qui revient

constamment (p. 78, 98, 115, 124) ; une curieuse étourderie p. 109, n. 3 (« prodisisse-*tra*didisse » pour « prod*i*disse-*e*didisse »).

Pierre COURCELLE.

Collection « Ancient christian writers ».

— Vol. 7-8 : *Arnobius of Sicca, The case against the pagans,* newly translated and annotated by G. E. Mc CRACKEN : Westminster (Maryland), 1949, 2 vol. in-8°, 659 pages. — Vol. 9 : *St Augustine, The greatness of the soul. The teacher,* translated and annotated by J. M. COLLERAN : Westminster (Maryland), 1950, 1 vol. in-8°, 255 pages.

La collection dirigée par J. Quasten et J. C. Plumpe affirme sa vitalité avec ces deux nouveaux ouvrages. C'est un grand service rendu aux chercheurs, de publier une traduction commentée de l'*Aduersus nationes* d'Arnobe : ouvrage immense, touffu, d'un latin souvent difficile, et dont il n'existe pas une seule traduction en français ; même en d'autres langues, les rares traductions (d'ailleurs difficiles à découvrir) remontent à un siècle et plus. Une bibliographie d'Arnobe (surtout riche en ce qui concerne la critique textuelle) nous est fournie, p. 232-238, mais témoigne qu'en définitive il existe sur cet auteur fort peu de livres et d'articles récents et de valeur scientifique. On s'étonne d'autant plus de ne pas voir figurer sur ces listes les noms de F. Cumont, de A.-J. Festugière, de J. Carcopino, qui ont écrit sur Arnobe et ses sources des pages précieuses. C'est peut-être un simple oubli, car l'auteur connaît au moins de première main l'article du P. Festugière qu'il analyse (p. 309, n. 64) et déclare excellent (p. 40) ; l'ouvrage d'E. Rapisarda, paru en 1945, n'a pas été non plus beaucoup utilisé. G. Mc Cracken expose pourtant de façon fort utile, dans son Introduction, les principales controverses relatives aux dates d'Arnobe, à l'orthodoxie de sa pensée, au plan, aux sources et au *Nachleben* de l'*Aduersus nationes.* Pour la traduction, l'édition Marchesi (*Corpus Parauianum*) a été préférée à juste titre à l'édition Reifferscheid (*Corpus Vindobonense*) ; mais le traducteur a tenu le plus grand compte des observations émises par Wiman, Hagendahl et Axelson, et a ajouté de son cru des *Critical notes to Arnobius' Aduersus nationes,* dans *Vigiliae christianae,* t. III, 1949, p. 37-47 ; il a réussi à donner une apparence de clarté à l'ouvrage en multipliant les titres et sous-titres. Le commentaire, rendu aisé à consulter du fait d'un *index* détaillé, est le premier commentaire moderne qui ait vu le jour. Il rendra donc de grands services. Sans doute, l'auteur n'a-t-il pas oublié qu'il s'adressait à un large public, et certaines notes pourront paraître superflues à l'érudit. Le linguiste regrettera la rareté relative des notes touchant au latin chrétien. Souvent aussi, le commentateur semble avoir été effrayé par le caractère scabreux de certains dévelop-

pements d'Arnobe ; à IV, 35, la mimique de Cybèle passionnée pour Attis est-elle suffisamment rendue par la traduction, et suffisamment expliquée par la n. 230 (il faudrait au moins fournir la référence, Tertullien, *Ad nationes*, I, 10). Il faut bien avouer qu'Arnobe n'est pas un auteur à mettre entre toutes les mains, et l'on comprend les scrupules du traducteur et commentateur.

— De son côté, le Révérend Colleran a traduit deux dialogues de saint Augustin, le *De quantitate animae* et le *De magistro*. Dialogues si l'on veut, car ils n'ont plus rien de la spontanéité des *Dialogues de Cassiciacum*, et ce sont plutôt des catéchismes par demandes et réponses, où l'interlocuteur n'a guère de personnalité.

Le texte suivi, celui de Migne, n'est pas critique ; de nombreuses traductions existent déjà, mais une de plus n'est pas moins méritoire en ce qui concerne le *De quantitate animae*, exposé géométrique assez aride ; les introductions fournissent quelques renseignements sur Évodius et Adéodat, qui jouent chacun le rôle de l'élève dans un des deux traités. L'inspiration plotinienne est affirmée, mais l'on ne saurait dire que la bibliographie soit à jour en ce qui concerne les *Platonici* lus par Augustin et en ce qui concerne Mallius Theodorus ; le nom même du P. Henry n'apparaît pas, ni celui de H.-I. Marrou. Dans le *De quant. an.*, XVIII, 31, le lecteur attend vainement quelque éclaircissement sur le souvenir évoqué par Augustin ; à quelle année du séjour milanais, à quelle phase de l'évolution d'Augustin rattacher son observation concernant le sourd-muet? Il y avait là une recherche à faire. En revanche, la doctrine du « Maître intérieur » est bien caractérisée, et les travaux d'É. Gilson utilisés comme ils le méritent.

Pierre COURCELLE.

Collection « Patristic studies ».

— Vol. LXXXIII : Sister M. M. BEYENKA, *Consolation in saint Augustine* : Washington D. C., 1950, 1 vol. in-8°, XXIII-119 pages.

— Vol. LXXXIV : Sister M. F. Mc DONALD, *St Augustine's De fide rerum quae non uidentur, A critical text and translation with introduction and commentary* : Washington D. C., 1950, 1 vol. in-8°, XVI-147 pages.

C'est une bonne idée d'étudier en détail la consolation chez saint Augustin. Même après l'ouvrage de Ch. Favez, *La consolation latine chrétienne*, Paris, 1937, il vaut la peine de préciser, à propos d'un auteur particulier, comment ce genre stéréotypé a pu être partiellement renouvelé par la foi chrétienne. La dissertation de Sœur Beyenka présente quelques défauts : bibliographie encombrée de manuels (et, p. XVII, mon collègue Durry est métamorphosé en *Drury*) ; développements trop

généraux et forcément de seconde main sur la Consolation païenne, puis sur la Consolation chrétienne antérieure à Augustin (huit lignes sur la lettre de Paulin de Nole à Pammachius sont insuffisantes, et l'on préférera se reporter aux belles pages (217-221) qu'y consacre P. Fabre, *S. Paulin de Nole et l'amitié chrétienne*, Paris, 1949, thèse que Sœur Beyenka n'a pas connue) ; chapitre trop bref et malheureusement banal sur l'expérience qu'Augustin a eue personnellement, avant et après sa conversion, du deuil et du chagrin. Viennent, enfin, deux chapitres essentiels, l'un sur les *topoi* chrétiens, l'autre sur les formes conventionnelles de consolation chez Augustin, où sont passés en revue un certain nombre de traités, homélies, sermons, lettres, assez heureusement choisis, étant donné leur but commun de consoler. A la vérité, je préférerais l'ordre inverse pour ces deux chapitres, l'originalité des arguments chrétiens étant mieux saisissable si l'on examine au préalable la dette d'Augustin à l'égard de la rhétorique païenne. Sœur Beyenka a raison de conclure qu'un tempérament sensible comme était Augustin a accordé une place relativement faible à la rhétorique (si on le compare à ses prédécesseurs chrétiens) et donné une large part à l'émotion religieuse devant les problèmes de l'au-delà. J'ai pris un intérêt particulier aux p. 37 et suiv., où Sœur Beyenka insiste sur le caractère de panégyrique funèbre des pages du livre IX des *Confessions* relatives à la mort de Monique ; je vais même plus loin dans mes *Recherches sur les Confessions de saint Augustin* (Paris, De Boccard, 1950, p. 34 et 36), en essayant de montrer qu'il arrive à Augustin de remployer dans les *Confessions* un écrit antérieur sur Alypius et un autre sur Monique.

— Le court traité apologétique *De fide rerum quae non uidentur* (17 pages) mérite assurément de faire l'objet des 150 pages que constituent l'introduction, la traduction, le commentaire et l'édition critique procurée par Sœur Mc Donald. Ce traité, de forme libre comme un sermon, développe à l'usage de certains incroyants des arguments en faveur de la nécessité de la foi. Sœur Mc Donald a fait des recherches personnelles sur vingt-six manuscrits, dont le plus ancien est celui de Cologne 76, du VIII^e^ siècle ; elle les a classés et nous propose un stemma (p. 21). Sur la date, elle se contente d'entériner les vues de Zarb ; elle examine le problème de l'authenticité, qui se pose du fait que ni les *Retractationes* ni l'*Indiculus* de Possidius ne comptent ce traité ; il semble bien, après la démonstration de Sœur Mc Donald, qu'il s'agisse d'un traité original d'Augustin, et non d'un recueil plus ou moins habile d'*excerpta* augustiniens ; le caractère « fini » de l'ouvrage prouve aussi qu'il est un traité rédigé, non un sermon. On aimerait voir préciser à quels ennemis de la *christiana religio* fait allusion le *inquiunt* du paragraphe 2 ; le contexte « quasi quisquam *credere iuberetur* » évoque pour moi le « ... fidem nobis ante rationem

imperari dicerent » du *De utilitate credendi*, I, 2, et autres formules analogues. Ne s'agit-il pas surtout de Manichéens?

Pierre COURCELLE.

Collection « Translations and reprints from the original sources of history published by the department of history of the University of Pennsylvania ».

— 3e série, vol. IV : *Gregory of Tours, Selections from the minor works*, transl. by William C. McDERMOTT : Philadelphia, 1949, VIII-109 pages.

Il est toujours utile de faire connaître aux étudiants, et si possible à un public encore plus vaste, nos sources historiques. Tandis que l'*Historia Francorum* est très répandue, les œuvres mineures de Grégoire de Tours ont été plus négligées et restent difficilement accessibles. Dans son Introduction, M. Mc Dermott fournit tous les renseignements indispensables sur la famille de Grégoire, son éducation, son épiscopat, ses œuvres littéraires (et leurs dates), sa langue, ses citations bibliques. Il a choisi, pour extraits, naturellement les diverses Préfaces, puis le premier livre des *Miracula s. Martini*, deux *Vitae Patrum* (Gallus de Clermont, Grégoire de Langres), enfin le récit des *Sept Dormants d'Éphèse* et la description des *Sept merveilles du monde*. Choix éclectique, comme l'on voit, et, tout compte fait, fort heureux. Chaque extrait est muni d'une introduction particulière et d'un commentaire continu, sous forme de notes historiques très brèves. Une bibliographie donne le moyen de prendre contact avec les ouvrages savants : articles critiques sur Grégoire et livres relatifs à l'époque mérovingienne. Excellente initiation ; mais souhaitons que les apprentis médiévistes ne renoncent pas, pour autant, à consulter Grégoire dans le texte latin, si ardu soit-il !

Pierre COURCELLE.

P. Papinio Stazio, L'Achilleide, testo critico e commento di Silvia JANNACCONE : Firenze, Barbera, 1950, in-8°, 180 pages.

Saluons une édition avec commentaire, puisque l'espèce est de plus en plus rare, comme le déplorait le récent Congrès international des Études Classiques. Mlle Silvia Jannaccone, qui depuis quelque temps étudie et travaille en France, a choisi un texte difficile, mais non dépourvu d'intérêt : on a souvent noté la fraîcheur de ces petits tableaux alexandrins dont la suite forme les deux chants de l'épopée inachevée. L'Introduction s'ouvre par un développement essentiel sur les scholies nombreuses et insuffisamment éditées jusqu'ici ; elle continue par un recensement des manuscrits, Mlle Jannaccone fondant son texte sur le

Puteanus (Parisinus 8051, saec. IX), mais après avoir écrit que cet aîné des manuscrits ne méritait pas la place privilégiée que lui accorde l'opinion commune ; il y a là une contradiction que je ne suis pas arrivé à m'expliquer ; pour finir, des considérations neuves sur l'art de Stace. Puisqu'il est douteux qu'une édition similaire de l'*Achilléide* paraisse de si tôt, pourquoi cette préface ne rappelle-t-elle pas les notions courantes sur le poème (date présumée, séparation des chants, etc...)? Je suis surpris de ne pas trouver dans les bibliographies trace des travaux de M. Frère. Touchant le commentaire, je ferai une remarque d'ordre esthétique : les notes ont été composées dans des caractères aussi gros que ceux du texte, et les lemmes sont, de plus, en caractères gras ; c'est fort laid, mais toutes ces notes sont nourries et contiennent les renseignements nécessaires.

Cette édition me donne l'occasion de rappeler une fois de plus, comme on l'a dit souvent dans cette *Revue* et en dernier lieu au Congrès de cet été, combien il est regrettable que n'existe plus en France une collection d'éditions savantes avec commentaires et combien on doit souhaiter qu'un éditeur ouvre ce rayon, ou plutôt le rouvre, car je pense par exemple à Klincksieck-Laurent, puisque Hachette ne nous connaît plus. Un choix d'auteurs préconçu n'est pas nécessaire ; il faudrait accueillir tout ce qui se présenterait, éditions nées d'un cours poursuivi durant plusieurs années, thèses complémentaires, etc... ; inutile d'aller chercher des textes peu connus ; combien d'œuvres de Cicéron attendent encore des éditions commentées dignes d'elles ! Bien entendu, ces éditions ne seraient valables que si elles étaient originales du point de vue critique, et c'est le plus gros problème. Quant à la forme, je vois ainsi chaque page : quelques lignes ou vers du texte en assez gros caractères ; au-dessous, l'apparat critique selon les règles Havet-Budé ; puis en très petits caractères la traduction, ce qui allégerait beaucoup les notes et leur éviterait de tomber dans la paraphrase ; enfin le commentaire, mais disposé en deux colonnes pour l'œil. Maintenant, on ne voit plus que commentaires rejetés à la fin du volume — qui sont un supplice et que j'appelle commentaires-torticolis — parce que cela revient moins cher. Mais, puisque avec mon projet je ne faisais qu'un rêve, pourquoi m'empêcherait-on de faire un rêve de latiniste milliardaire?

Marcel DURRY.

Plinio. Lettere scelte, a cura di U. E. PAOLI : Firenze, Le Monnier, 1950, 205 pages, 650 lires.

Je ne dirai qu'un mot de ce choix de lettres, qui paraît en seconde édition, pour rendre hommage à l'activité de son infatigable auteur, par-

tagé entre les tâches scientifiques et le souci d'enseignement. Le présent ouvrage trahit l'une et l'autre préoccupation : la science est dans le commentaire de bas de page (trop chargé cependant, à mon goût, d'explications par traduction, équivalence ou paraphrase) et dans l'Introduction, conçue pour situer les Lettres de Pline dans leur atmosphère ; le sens pédagogique se révèle par le choix même des textes et des rubriques entre lesquelles ils sont répartis : Vie privée. Le lettré. Vie publique. Les contemporains. La nature et les spectacles. On reconnaît là l'auteur des jolis manuels qui ont été annoncés dans cette *Revue* : *Vita romana* et *Uomini e cose del mondo antico.*

J. Marouzeau.

Nils Hansson, *Textkritisches zu Juvencus, mit vollständigem Index verborum* : Diss. Lund, Gleerup, 1950, 169 pages, 10 couronnes.

Continuant la tradition brillamment représentée par les Suédois dans le domaine de la critique des textes, le présent volume, entrepris sous la direction de B. Axelson et poursuivi avec une sorte de collaboration du Séminaire latin de Lund, est consacré principalement à l'établissement du texte de Juvencus. Tâche extraordinairement difficile, du fait qu'elle repose sur la collation d'une cinquantaine de manuscrits, encombrés de doubles rédactions, défigurés par additions et contaminations ; le stemma broussailleux — et encore provisoire — de la page 30 donnera une idée de cette extrême complexité.

Ce n'est cependant pas un apparat critique que nous présente M. Hansson ; il s'est borné à recollationner des manuscrits, surtout de la Vaticane, de la Bibliothèque nationale de Paris et du Corpus Christi à Cambridge, pour les passages les plus discutés, en particulier ceux qui comportent des doubles rédactions. Quinze pages d'Introduction nous mettent au courant des principaux problèmes que pose la tradition manuscrite, et dressent le bilan du travail accompli par les éditeurs, avec un sens critique sévère et avisé.

L'originalité de cette étude consiste en ce que les fautes y sont rangées par types : fautes mécaniques, doubles rédactions, vers en surnombre, variantes de mots et de phrases, ce qui permet, dans chaque catégorie, des comparaisons fructueuses.

Quel en est le profit? On pouvait le concevoir double : ou bien améliorer sur des points importants le texte traditionnel ; ou bien parvenir, par une étude des fautes les plus significatives, à préciser l'histoire du texte et déterminer les caractères de la rédaction originale.

L'examen des fautes qualifiées de « mécaniques » n'a sans doute guère d'autre intérêt que de manifester l'ingéniosité ou le bon sens du

critique, lequel n'a pas de peine à remettre en cause le texte de Huemer (1891), dont on ne peut pas dire qu'il soit en progrès sur celui de Marold (1886), le premier qui ait été établi selon une méthode moderne ; il est peu de points sur lesquels l'interprétation de M. Hansson ne représente ici un progrès, encore que la comparaison qualitative des manuscrits et leur chronologie soit peu mise à profit.

Quant à l'examen des doubles rédactions ou des variantes par substitution, il a l'intérêt de nous mettre en présence d'un texte vivant ; vivant peut-être dès le temps de l'auteur, à qui paraissent remonter nombre de remaniements (2e édition?), en tout cas dans la tradition chrétienne, qui trouvait dans ces paraphrases de textes sacrés l'occasion de mises à jour intéressées (ou futiles). C'est à cette explication très générale qu'on est réduit à s'en tenir pour l'instant. Le travail d'interprétation des doublets de rédaction n'a été qu'amorcé par M. Hansson, qui avoue honnêtement son embarras dans la plupart des cas (cf., par exemple, les observations générales de la page 106, et, à titre de curiosité, l'extraordinaire concurrence signalée, p. 105-106, entre *uoluntas* et *potestas*). M. Hansson a découvert là un excellent terrain de recherches, qui doit provoquer — de sa part même, peut-on espérer — de nouveaux travaux. Le « cas Juvencus » est un des plus irritants qui puissent être soumis à la critique, et il est à souhaiter qu'un éditeur se trouve pour nous fournir un état du texte et un commentaire propres à poser catégoriquement, sinon à résoudre, les problèmes qu'a si heureusement signalés à l'attention M. Hansson.

Faut-il ajouter que, par une heureuse initiative, M. Hansson nous donne en soixante pages un Index complet du vocabulaire de Juvencus? Instrument de travail indispensable à tout commentateur futur.

J. Marouzeau.

Vetus Latina. Die Reste der altlateinischen Bibel, nach Petrus Sabatier neu gesammelt und herausgegeben von der Erzabtei Beuron. I. Verzeichnis der Sigel, von Bonifatius Fischer : Freiburg, 1949, 1 vol. in-4°, 104 pages.

Voici l'annonce d'une publication d'envergure et de valeur : l'édition de la Bible latine préhiéronymienne. La Vulgate fait l'objet, comme l'on sait, d'une publication exhaustive que poursuivent activement les Bénédictins de S. Jérôme *in Vrbe*. Mais, en ce qui concerne l'*Itala*, l'entreprise de A. Jülicher et W. Matzkow, après l'édition de *Mathieu* et de *Marc* (Berlin, 1938-1940), n'a pas eu de suite. Il était urgent pour le monde savant qu'une équipe studieuse comme les moines de Beuron s'attelât à la publication intégrale de la *Vetus Latina*, premier document

latin chrétien, dont la naissance remonte à la fin du IIe siècle et qui a exercé une telle influence sur l'Église des premiers siècles. Il convenait de recueillir les restes de cette ancienne Bible latine, non seulement les traductions de livres conservées en tout ou en partie dans les manuscrits, mais aussi les innombrables passages cités par les Pères de l'Église latine. Les découvertes faites depuis la première tentative du Mauriste P. Sabatier en 1743 et la publication de quantité d'éditions critiques des Pères permettent désormais une édition neuve et vraiment scientifique. Les moines de Beuron ont rassemblé et vont publier, de manière rigoureusement critique, tous les textes bibliques de la *Vetus Latina*, y compris les manuscrits encore inédits, avec l'appoint de toutes les citations d'écrivains ecclésiastiques jusqu'à l'époque carolingienne.

Il faut souligner que ce grand œuvre rendra service à tous les savants qui étudient « le développement des idées théologiques, l'histoire de l'Église, la formation de la terminologie ecclésiastique, l'histoire du texte grec et hébreu de la Bible, et de la Vulgate. Dans tous les écrits des Pères et des auteurs du Moyen âge se trouvent des citations bibliques. A la recherche des sources d'un écrivain, il ne faudra dès lors que vérifier quelques citations bibliques de la *Vetus Latina* pour parvenir à des résultats surprenants... A l'aide des citations bibliques des auteurs ecclésiastiques, l'édition de la *Vetus Latina* permettra d'identifier des fragments anonymes. N'oublions pas, enfin, l'importance de ces textes pour l'étude du latin postclassique et des langues romanes ». Ces belles promesses du prospectus ne sont pas fallacieuses ; il n'est pas douteux que théologiens, patrologues, historiens, philologues n'utilisent avec bonheur cet instrument de premier ordre.

Le premier fascicule paru, qui est un index des sigles affectés aux manuscrits et aux Pères, a été établi par dom Fischer ; il montre bien l'ampleur exceptionnelle d'une enquête menée de bibliothèque en bibliothèque et parmi la forêt des écrits patristiques. On y trouve d'abord une liste des différents manuscrits de la *Vetus Latina* (soit 453 numéros), avec la bibliographie afférente, puis une autre liste ordonnée selon les parties de l'Écriture sainte et une troisième selon les bibliothèques, enfin une liste des sigles affectés aux différents Pères dont les œuvres seront utilisées d'après l'édition la plus sérieuse.

Notons combien cette liste, à elle seule, peut rendre de services du fait qu'elle indique la meilleure édition de chaque texte. Encore faudrait-il qu'elle fût rigoureusement à jour. Pourquoi, par exemple, placer sous le nom de Pacien de Barcelone le *De similitudine carnis peccati*, que l'on s'accorde aujourd'hui, depuis les brillants travaux de J. Madoz et la rétractation de Morin lui-même (*R. H. E.*, t. XXXVIII, 1942, p. 411-412), à tenir pour l'œuvre du prêtre Eutrope? Cet auteur récemment

découvert et déjà riche de trois écrits ne fait même pas l'objet d'un renvoi. De même, le *Sermo in natali infantium* est-il d'Optat de Milève? La chose est fort contestée. Les découvertes de textes et les progrès de nos connaissances en patristique sont si rapides qu'il est difficile de les enregistrer à mesure. Telle quelle, cette liste de Fischer se substituera, pour les patristiciens, à celle du *Thesaurus linguae latinae*, déjà trop ancienne. C'est dire combien cet index est précieux, et non pas seulement pour la consultation de la *Vetus Latina*. Souhaitons que cet admirable projet d'édition avance jusqu'à son terme à une cadence régulière, malgré les temps troublés.

Pierre COURCELLE.

Augustinus' Briefwisseling met Dioscorus, inleiding, tekst, vertaling, commentar door J. H. KOOPMANS : Thèse de doctorat de l'Université réformée d'Amsterdam. Amsterdam, Jasonpers, 1949, 278 pages.

L'échange de lettres entre Dioscore et Augustin, entre l'étudiant à la recherche d'éclaircissements sur Cicéron et le rhéteur devenu évêque qui lui répond, présente un grand intérêt : au delà de leurs auteurs, ces lettres nous renseignent sur l'école et la culture à cette époque. M. J. H. Koopmans nous offre sur ces textes un volume en néerlandais de 278 pages : 30 pages d'introduction, le texte et la traduction en 50 pages, un commentaire de 140 pages, cinq index. Le premier chapitre de l'introduction s'intéresse à Dioscore et identifie son frère Zenobius avec l'ami d'Augustin à Milan, malgré une différence d'âge de trente ans entre les deux frères. Un second chapitre s'attache aux dates de cette correspondance : l'étude des événements politiques des années 409 à 411, l'examen des textes eux-mêmes, les données du « De unico baptismo contra Petilianum » permettent à l'auteur de préciser la chronologie de Goldbacher et de fixer la première lettre au début, et la seconde au milieu d'août 410. Cette recherche entraîne quelques autres précisions chronologiques sur les œuvres et l'activité de saint Augustin au cours de ces années. L'auteur adopte comme texte de base celui de Goldbacher dans le Corpus de Vienne, avec quelques modifications dues au progrès des études sur la langue des chrétiens en ces dernières années. Il n'y a pas d'apparat critique proprement dit, mais, parmi les notes qui figurent au bas des pages, on trouve parfois l'indication d'une leçon de manuscrit ou d'une lecture d'éditeur. La plus grande partie de ces notes renvoient à divers passages du même texte ou d'autres écrits de saint Augustin, ou encore aux œuvres de différents auteurs. Les références à Cicéron, comme on s'y attend, ont été relevées avec un soin tout particulier, et cela marque un net progrès.

Pour ce qui est d'apprécier la traduction en néerlandais, je dois honnêtement me récuser. Suit le commentaire des deux lettres ; la réponse d'Augustin est divisée en cinq parties : chacune commence par un sommaire, puis vient l'étude de chaque chapitre, que l'on aborde par un aperçu érudit et un nouveau résumé. Après ces diverses introductions, on arrive enfin au commentaire lui-même : celui-ci se présente comme une suite de remarques indépendantes qui se suivent au fil du texte latin. L'érudition est considérable : les auteurs anciens et les noms les plus illustres de la philologie moderne se pressent pour éclairer et expliquer le texte de saint Augustin. Un sommaire en anglais offre au lecteur les conclusions de l'auteur et un résumé de la seconde lettre. Les index méritent une mention spéciale : d'abord un tableau du contenu des deux lettres, puis une table chronologique des années 410-411, un index alphabétique des noms propres et des matières, un répertoire des mots latins retenus dans le commentaire, enfin une bibliographie étendue et de qualité. Nous avons dans ce livre une de ces études approfondies sur un texte limité telle qu'on en souhaiterait beaucoup pour assurer la solidité de synthèses plus vastes. Ajoutons que la disposition du volume et les index en font un bon instrument de travail, relativement facile à consulter.

Maurice TESTARD.

Irénée FRANSEN, O. S. B., *Le commentaire au livre de Job du prêtre Philippe* : Thèse des Facultés catholiques de Lyon, 1949, 86 pages dactylographiées.

Le commentaire du prêtre Philippe sur Job est connu sous trois formes : l'édition d'Érasme, sous le nom de saint Jérôme ; l'édition Sichard, sous le nom de Philippe ; l'édition Martianay, parmi les œuvres de Jérôme. Ces trois textes sont les témoins d'un même ouvrage, mais leurs particularités très nombreuses montrent que leur mutuelle dépendance est fort complexe. Dans une première partie, dom Fransen expose l'état de la question et ses progrès depuis les humanistes du XVI^e^ siècle jusqu'aux études de Wilmart et de Franses. Puis il passe en revue nos sources de l'histoire du texte, d'abord les citations par les auteurs anciens (à commencer par Fauste de Riez et Bède le Vénérable), puis les manuscrits. Ceux-ci montrent que les trois types de textes apparaissent dès le IX^e^ siècle et remontent sans doute encore beaucoup plus haut. L'auteur compare, enfin, les textes des trois éditions en cherchant pour points de repère des cas privilégiés. Les conclusions de cet examen sont humbles et surtout négatives : 1) Aucun des textes édités ne saurait prétendre représenter le travail original de Philippe. 2) Chacun des

textes étudiés représente un état ancien qui est susceptible d'éclairer l'histoire du texte. On voit quelle tâche ardue reste au futur éditeur d'un tel commentaire ; travail digne de tenter un bénédictin de Maredsous.

Pierre COURCELLE.

Histoire littéraire.

E. PARATORE, *Storia della letteratura latina* : Firenze, Sansoni, 1950, 1 vol. gr. in-8°, 992 pages, 1,400 lires.

D'Italie nous arrive encore une *Histoire de la littérature latine* (cf. cette *Revue*, t. XVII, 1939, p. 398, et t. XXV, 1947, p. 389) ; cette fois, nous la devons à M. E. Paratore, dont la compétence et la finesse d'esprit ne se discutent pas. La lecture de l'ouvrage ne nous laisse pas moins perplexe : à qui s'adresse-t-il? Des élèves ou des étudiants trouveront bien compactes ces 1,000 pages, que n'aère aucun sous-titre ; et les spécialistes utiliseront avec difficulté un livre qui n'a point de références et qui ne présente pas l'ombre d'une bibliographie. Je crois, tout simplement, que M. Paratore a écrit ce livre pour son plaisir : et c'est la meilleure façon d'écrire un livre. Il y a mis sa vaste culture et, plus encore, il y a dit ses opinions personnelles, résultat de beaucoup de réflexions et de la pratique continue d'auteurs qu'il aime, et dont il sent les mérites. Sans doute eût-il mieux valu qu'il se fût borné à ceux qu'il préfère : la nécessité de présenter à un public, même indéterminé, une « littérature » l'amène à traiter d'écrivains qui l'intéressent peu, ou qu'il goûte moins : aussi ne parle-t-il pas d'eux aussi bien que des autres... Silius Italicus et Valerius Flaccus n'ont pas à se féliciter de ce qu'il leur a réservé, non plus — et c'est grave — que Quintilien, ni Ammien Marcellin, ou, surtout, Claudien, pour lequel il me paraît souverainement injuste ; Juvénal ne suscite qu'une admiration très mitigée (p. 737). Mais, pour ceux qu'il aime, M. Paratore est un remarquable analyste : ses pages sur Cicéron, sur César, sur Virgile, sur Horace, sont d'un critique subtil et inspiré. Avec le même bonheur et la même prédilection, il dégage les courants majeurs de pensée et de civilisation (p. 159 et suiv., 335 et suiv., 757 et suiv.), se plaisant à replonger les individus dans leur milieu et, sans franchir les limites de la sagesse, à les éclairer de sa lumière. D'autre part, j'apprécie fort les quelques pages où il essaie de déterminer l'action de la civilisation étrusque sur la littérature romaine archaïque, ou de définir l'état d'esprit des Grecs au moment de la conquête. Il a de très bons paragraphes sur les éléments italiens qu'on décèle en des formes d'art qui ne nous sont arrivées qu'influencées et transformées par la Grèce. De brèves esquisses sont consacrées à la fortune des principaux écrivains latins dans les littératures modernes.